FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3945

AOÛT 2024

SPÉCIAL JAPON

BLUE LOCK

BALLON D'OR

Iniesta, sauce samouraï

+

ENTRETIEN

Take Kubo : "Je ne suis pas une personne humble"

REPORTAGE

Tir du faucon chez Captain Tsubasa

VILLE DE FOOT

Tokyo, la passion sage

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 562 - 10 août 2024

– Ne peut être vendu séparément. Illustration Muneyuki Kaneshiro, Yusuke Nomura/Kodansha Ltd.

nouveau !

Lisez un extrait
dès maintenant

EN SELLE SAKAMICHI !

LE manga culte de cyclisme enfin disponible en France !

7,20 € - 2 tomes disponibles en librairie

L'ÉQUIPE

KUROKAWA

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social : 40-42, quai du Point-du-Jour CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Lionel Dangoumau

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Francis Magois
Thomas Simon
Théo Troude
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis, Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet
Christèle Campillo

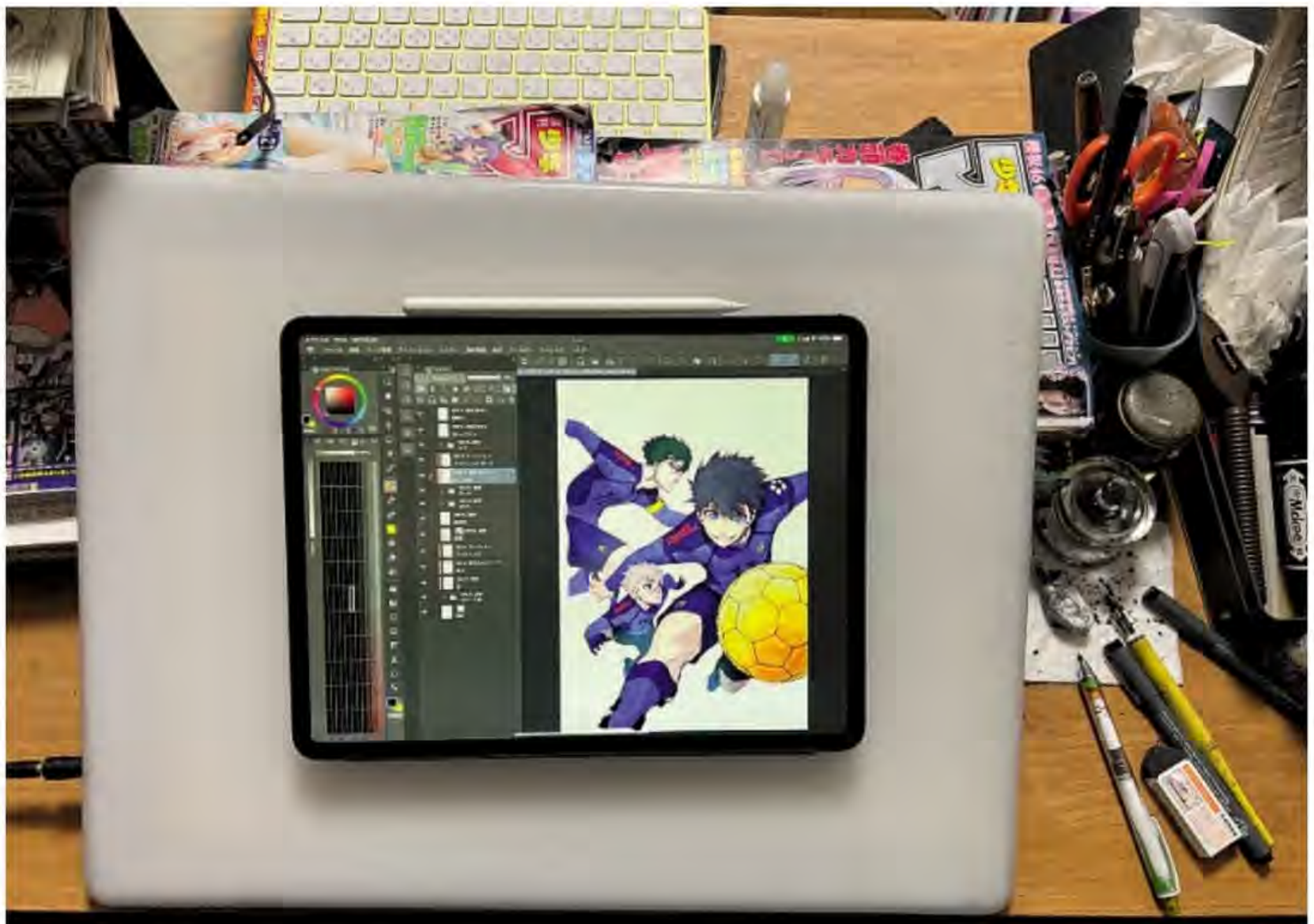
EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement
PEFC
www.pefc-france.org

ACPM
LE TRI FACILE
BAC DE TRI

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.



BIG IN JAPAN

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

C'est l'été, les vacances, *France Football* a eu besoin de s'évader un peu avant la reprise d'une longue saison de foot. En ce début du mois d'août, on vous emmène donc en voyage très loin à l'est, au Japon, pour découvrir une autre façon de voir et de vivre notre sport préféré, au milieu des gratte-ciel de Tokyo ou dans les ateliers des plus grands artistes de manga. Le dessinateur de la BD foot japonaise qui cartonne actuellement, *Blue Lock*, a travaillé sur cette une personnalisée et unique. Car on a beau s'appeler *France Football,* la notoriété de ce magazine va bien au-delà des frontières hexagonales et même européennes. Regarder vers le soleil levant ne nous semblait pas une idée saugrenue : le pays exporte de plus en plus de bons joueurs en Europe, comme Takefusa Kubo ; des anciennes gloires, comme récemment Andrés Iniesta, continuent régulièrement d'aller y chercher un peu d'exotisme ; et Hidetoshi Nakata, le David Beckham nippon, a été le premier Asiatique nommé au Ballon d'Or en 1998. Mais, à vrai dire, ce numéro spécial Japon, teinté de nostalgie et de nouveauté, est né d'abord de l'annonce d'une retraite. Celle de Yoichi Takahashi, le créateur de *Captain Tsubasa – Olive et Tom* en français –, ce manga décliné très vite dans les années 1980 en dessin animé, où des footballeurs très souples pouvaient déformer le ballon rond en ballon ovale sur une frappe, trouer les filets, rester en suspension plusieurs minutes après un tacle ou mettre une demi-heure à traverser le terrain sans voir le but. Un dernier point qui n'est pas sans nous rappeler l'Euro. La rentrée est pour bientôt mais il est encore temps, pour quelques jours, de déconnecter du mercato, de la Ligue 1, de la Premier League, de la Liga, de la Serie A, de la Bundesliga et même du Ballon d'Or, qui reviendra très vite dans l'actualité avec la publication des listes des nommés en septembre et la cérémonie le 28 octobre prochain à Paris, au théâtre du Châtelet. En attendant, place au dépaysement. ●

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
● **Chez votre marchand de journaux**
● **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Shida Ayaka/L'Équipe

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantanés
Stars à domicile
Le pacte brisé

10 Décryptage
Le phénomène *Blue Lock*

14 Mon héros
Thébault-Yamaguchi, gardien du temple

À L'AFFICHE

16 Entretien
Kubo : “Que vous veniez du Japon ou d'Ukraine, seul le talent compte”

24 Autoportrait
Miura : “J'adorerais continuer jusqu'à 80 ans”

30 Data zone
Ligue 1, made in Japan

32 Portraits
Passé(e)s par la France

40 Récit
L'elastico, estampe japonaise

44 Au tableau !
Allemagne-Japon 2022

50 Rétro
Maradona, un soleil se lève à l'est

TEMPS ADDITIONNEL

54 Ville de foot
Tokyo, la ferveur zen

62 Tendances
PES, du géant au néant

64 Rencontre
Takahashi, la légende d'*Olive et Tom*

BALLON D'OR

70 Sur les traces de...
Iniesta, sauce samouraï

77 Paroles de juré
Tamura : “Notre meilleure génération”

78 Pas trop cliché
Boli, soleil couchant

Pierre Mérimée/L'Équipe - David Piole/Icon Sport - Shida Ayaka/L'Équipe - Kenjiro Matsuo/Aflo/Panoramic

2,5 MILLIONS DE LECTEURS PAR JOUR

TOUJOURS UN SEUL SÉLECTIONNEUR.

L'ÉQUIPE

Ce qu'on entend partout, on le comprend sur L'Équipe.

Abonnez vous à partir de 6,99€/ mois TTC

STAR À DOMICILE

Tous les fans n'avaient d'yeux que pour Junya Ito lors de cette première tournée du Stade de Reims au pays du Soleil-Levant, du 24 juillet au 3 août. L'ailier international japonais a pu vérifier sa cote de popularité lors des quatre matches de préparation où fleurissaient maillots rémois floqués à son nom et représentations grandeur nature en carton-pâte de lui-même et de son coéquipier Keito Nakamura.

Photo Icon Sport

LE PACTE BRISÉ

Au Japon, la sélection féminine constitue le porte-drapeau du football national. Les championnes du monde en 2011 s'étaient promises de conquérir l'or olympique en 2024 à Paris. Éliminées en quarts de finale par leur bête noire (0-1 a.p.), les États-Unis, elles n'égaleront pas leur meilleure performance, une place de finaliste en 2012 à Londres.

Photo Kyodo News via Getty Images

LE PHÉNOMÈNE BLUE LOCK

Pour ce *FF* spécial Japon, nous avons collaboré avec le manga foot le plus populaire du moment chez la jeune génération : *Blue Lock*. Analyse d'un succès et rencontre avec ses auteurs. Par Mathieu Rocher, à Tokyo. Illustrations Muneyuki Kaneshiro, Yusuke Nomura/Kodansha Ltd

Coupe du monde 2022, stade de Khalifa à Doha. Le Japon entre dans la compétition face à l'Allemagne. Le capitaine Maya Yoshida et ses partenaires arborent fièrement un maillot inspiré du manga *Blue Lock* et censé leur apporter une force supplémentaire. Est-ce l'effet du textile ? Mais l'équipe crée la surprise en battant la Nationalmannschaft (2-1). Une victoire sur le même score quelques jours plus tard contre l'Espagne et les Samurai Blue se qualifient pour les huitièmes du Mondial. La presse – dont nos confrères de *L'Équipe* – parle alors de "Projet Blue Lock" en train de se réaliser. Cette prison bleue, c'est le nom d'un manga phénomène, le plus vendu au Japon en 2023 avec 40 millions d'exemplaires (2 millions en France depuis le début de la série qui compte actuellement 20 tomes aux éditions Pika). On a suivi sa trace jusque sur l'archipel.

À Tokyo, la maison d'édition de manga Kodansha est une institution. Avec un chiffre d'affaires qui dépasse le milliard d'euros par an, c'est la deuxième plus importante au monde. Le siège de l'entreprise est un bâtiment gris aux lignes droites et austères. Mais à l'intérieur, et particulièrement dans les rédactions des magazines du groupe, les couleurs explosent. Notamment le bleu électrique de *Blue Lock*. C'est ici qu'on rencontre l'équipe du manga, dont son créateur, Muneyuki Kaneshiro, un authentique *sakka otaku* ("fan de foot" en japonais).

Manque de buteur et géant du manga

En 2018, l'auteur démarre la prépublication de *Blue Lock* juste après la Coupe du monde. En Russie, le Japon vient de tomber en huitièmes de finale après avoir mené 2-0 face à la Belgique, rattrapé par des Diables Rouges déchaînés, le troisième but étant inscrit par Nacer Chadli à la 90e + 4. Cruel. Tous les Japonais sont défaits, sauf, peut-être, Kaneshiro : "J'étais en train de préparer mon manga et l'histoire commence par l'élimination de la sélection à la Coupe du monde. Donc, j'étais un peu triste, mais aussi certain que mon thème était pertinent."

Depuis cette base, le scénariste établit une intrigue imparable. Les joueurs japonais sont réputés pour leur vaillance, mais il leur manque un aspect déterminant : être plus tueurs devant le but. Le manga voit donc trois cents jeunes pousses participer à un programme de détection très particulier. Enfermés dans un centre de formation, ils s'affrontent lors de jeux cruels pour espérer devenir, plus tard, le meilleur buteur, forcément égocentrique, de la sélection nipponne. Celui que tout le monde attend. Parmi les candidats, on suit Isagi et sa bande de bras cassés : l'équipe Z. Et si l'élu se trouvait parmi eux ?

Avec son mélange de foot, de suspense, de coups tordus et de spectacle, *Blue Lock* a conquis un large public. Mais, comme le succès est imprévisible, il a également surfé sur la vague des bonnes performances de l'équipe nationale et l'intérêt grandissant du Japon pour ce sport. L'effervescence de la Coupe du monde 2022 a été accompagnée par le succès de l'adaptation en dessin animé, lancé peu de temps auparavant, un honneur réservé aux mangas qui se vendent le mieux et qui renforce encore leur popularité quand le cercle vertueux se met en place. *Blue Lock* est devenu si populaire que les aventures des attaquants en herbe ont aussi été développées en film (*Blue Lock : épisode Nagi*, en salles en France depuis le 3 juillet), en comédie musicale, en magasins éphémères... Ce qui en fait les champions du monde de la déclinaison.

Match contre les Bleus et dessin nerveux

Les lecteurs ont d'autant plus adopté *Blue Lock* que le manque d'attaquants performants est un classique des discussions foot au Japon. Muneyuki Kaneshiro ne s'en satisfait pas et tente quelques explications : "Le foot est relativement récent au Japon. Et puis, c'est une histoire de mentalité. Les Japonais ont tendance à éviter le conflit. On manque peut-être de mordant." Un constat que l'auteur a développé dans son manga, tout en craignant de frois- •••

YES ! MERCI POUR L'OUVERTURE ! NAMU-SAN !

BLAM

LOUP

CLASSEMENT : 29 1e

KUNIGAMI

KSHA

RENSUKE

GRR

SALE ORDURE...

JE VAIS T'EXPLOSER, TÊTE DE CHÂTAIGNE !

DZUN

••• ser les joueurs nippons. Mais ils ont adoré, selon lui : “Je suis assez critique, mais les attaquants japonais m’ont dit qu’ils le prenaient super bien. Bon, c’est peut-être une façade. En leur parlant, j’ai l’impression qu’ils sont un peu étranges. Encore plus même que dans le monde du manga !”, s’amuse-t-il.

Cette validation est un soulagement pour Kaneshiro qui est l’un des premiers supporters de l’équipe nationale et dont le meilleur souvenir – il s’en excuse par avance – est la victoire contre la France, 1-0, le 12 octobre 2012 au Stade de France, première défaite de l’ère Didier Deschamps en tant que sélectionneur. Ce match, on le rejouerait dix fois, on le perdrait neuf fois”, admet-il. Au pays, cette rencontre reste pourtant comme l’un des symboles de la progression constante du niveau de la sélection. Depuis le précurseur *Captain Tsubasa (voir page 64)*, les mangas de foot se sont multipliés. Et si *Blue Lock* se distingue actuellement de ses concurrents, outre son scénario accrocheur, c’est aussi grâce à un dessin nerveux et original qu’on doit à Yusuke Nomura : “Grâce à Kaneshiro, je me suis pris de passion pour le football. J’aime aller voir les matches au stade. On y ressent une ferveur émanant aussi bien du public que du terrain. Et, tout comme les joueurs, notre sang entre aussi en ébullition !”

Mbappé et Giroud, sources d’inspiration

Au Japon, comme dans toute l’Asie de l’Est, les fans de foot suivent avec passion la Ligue des champions et regardent surtout ce qui se passe en Europe. Les maillots de Manchester United ou du Real Madrid sont bien visibles dans les rues. Si le créateur de *Blue Lock* supporte le Gamba Osaka, il ne rate rien de l’Inter de Nicolo Barella, du Monaco de Takumi Minamino ou du City d’Erling Haaland pour lesquels il peut veiller tard ou se lever tôt. Si Isagi, le héros du manga, n’est pas calqué sur un joueur en particulier, les épreuves lui font croiser la route de footballeurs qui évoquent des profils bien connus, de Kylian Mbappé à Olivier Giroud.

Une ressemblance qui a demandé un travail particulier au dessinateur Yusuke Nomura : “Je me force à ne pas regarder trop de matches non plus car je ne veux pas de représentations trop réalistes dans le manga. Même quand je m’inspire de joueurs. Je dois préserver mon imagination. Mais c’est frustrant car j’aimerais en voir plus !” Au quotidien, les deux auteurs communiquent beaucoup par crayons interposés. Sur la table de la maison d’édition Kodansha, Kaneshiro nous montre les scénarios qu’il croque directement. On l’arrête : on dirait le travail d’un vrai illustrateur, les scènes sont déjà très abouties. Il sourit : “À la base, je voulais être dessinateur de manga, mais il y en a tellement qui dessinent mieux que moi.” Et certainement beaucoup qui dessinent moins bien. C’est de cette matière que s’empare Nomura, qui passe littéralement la semaine à dessiner : six jours sur sept à raison de douze à dix-huit heures (!) quotidiennes. Le manga est déjà disponible en 29 tomes au Japon, soit plus de

Deux millions d’exemplaires vendus en France, quarante millions au Japon

HISTOIRE DE UNE

Traditionnellement, *France Football* met en valeur la photo. Mais, pour ce numéro sur le Japon, pays du manga, on en a profité pour demander à la maison d'édition et à Yusuke Nomura, le dessinateur de *Blue Lock*, une illustration inédite. Immédiatement partant, il a composé, à partir d'une couverture existante du manga, une Une de *FF* dans son style si particulier qu'il explique. "Comme je n'avais pas plus de connaissances que cela sur le foot avant de dessiner *Blue Lock*, j'ai essayé de trouver une façon qui permette à ceux qui n'y connaissent rien du tout de quand même apprécier l'œuvre. Je vise à créer des pages comme des écrans qui défilent et qui rappellent une animation. Ça crée un rythme pour donner envie au lecteur de continuer à lire." Le style du mangaka est très spectaculaire avec des personnages qui peuvent prendre toute la place dans les pages et des gestes techniques magnifiés : elastico, passement de jambes, volée de l'espace... Un trait nerveux qui rappelle celui de *Slam Dunk*, manga mythique de basket, et référence absolue pour Nomura. Autre caractéristique propre à sa patte : un immense travail sur les regards. Explications : "Il y a un proverbe en japonais qui dit que les yeux parlent plus que la bouche. Alors mon but est que le lecteur soit capable de distinguer les personnages et ce qu'ils pensent, même en l'absence de réplique. Et souvent, cela passe par les yeux." En tout cas, quand nous avons reçu sa planche, hommage à *FF* et au Ballon d'Or, c'est nous qui les avons écarquillés. ⬢ **M. R.**

"Regarder Mbappé, par exemple, c'est génial car tout ce qu'il fait est beau"

Muneyuki Kaneshiro, créateur de *Blue Lock*

5 500 pages de lecture. Gage à Kaneshiro de renouveler le suspense.

Ballons déformés, Dortmund et Nantes

Grand stratège, l'auteur possède un sens parfait du découpage. Comme les jeux et les matches durent plusieurs chapitres, il a recours à quelques astuces. "Maintenir l'attention des lecteurs, je ne pense qu'à ça. *(Rires.)* J'essaye de me mettre à leur place, je réfléchis à quelle scène va être marquante, j'arrête un chapitre au milieu d'une action..." Même si les séquences sont peu réalistes – oui, *Blue Lock* regorge de ballons déformés –, Kaneshiro passe du temps à faire des recherches au Japon mais aussi ailleurs. Il a été marqué par le centre d'entraînement du Borussia Dortmund et sa "Footbonaut", sorte de cage où des machines envoient des ballons à contrôler puis à renvoyer dans des cases lumineuses. On lui parle alors de la fosse, mythique aire de jeu grillagée du FC Nantes qui permet de travailler la mobilité dans un petit périmètre. Kaneshiro est intrigué : "Ah ça, je vais le mettre !" Un aperçu du fonctionnement de l'auteur : "Quand je regarde un match, je note les actions de dingue et je les intègre au scénario. Regarder Mbappé, par exemple, c'est génial car tout ce qu'il fait est beau. Giroud est spectaculaire et reste très élégant malgré sa musculature."

Le meilleur buteur de l'histoire des Bleus a ainsi inspiré deux personnages : Adam Blake et Rensuke Kunigami. Le nouveau joueur du Real, lui, est le modèle de Julian Loki. Le mois prochain, le Japon va attaquer la dernière phase éliminatoire pour le Mondial 2026. Une nouvelle opportunité de montrer sa progression. Sans aller aussi loin que la démarche de *Blue Lock*, Kaneshiro pense que le développement passera par des "apports extérieurs" : "Les joueurs japonais ayant une expérience à l'étranger pourraient revenir ici en tant que dirigeant. Ils ont vu ce qui marchait ailleurs. Il faut l'appliquer." Lui est très curieux de ces méthodes. Il profite de la situation et me questionne : "Comment la France a-t-elle engendré Mbappé ?" On lui parle d'un travail de longue haleine, de détection et de formation. Contre-attaque, on lui demande où il en est de sa pratique. Kaneshiro n'a plus le temps de taper dans un ballon. "Et je grossis", se désole-t-il en riant. Comme le succès de *Blue Lock*. ⬢ **M. R.**

THÉBAULT-YAMAGUCHI, GARDIEN DU TEMPLE

Né de mère japonaise et de père français, le portier du Machida Zelvia a joué avec les Samouraïs Bleus chez les jeunes et rêve de Mondial. **Par Olivier Bossard. Photos Shida Ayaka/L'Équipe**

C'est l'histoire d'un garçon né en région parisienne et débarqué au Japon à l'âge de 6 mois. "Parce que mon père a été muté dans le pays de ma mère." C'est l'histoire d'un jeune homme bilingue élevé dans la culture japonaise à Tokyo. "J'intriguais les gens quand j'étais petit. Certains anciens étaient perturbés de me voir parler japonais et me répondaient en anglais." C'est l'histoire d'un enfant qui a découvert le ballon dans les cours de récré japonaises, après avoir longtemps pratiqué le judo. "Un jour, il manquait un gardien et je me suis proposé. Je n'avais pas peur de plonger avec mon passé de judoka. C'est là que j'ai vu que les regards changeaient."

C'est l'histoire rare de Louis Thébault-Yamaguchi (26 ans), un Franco-Japonais obsédé par l'idée de devenir pro à 12 ans dans un pays où le baseball domine les autres sports et dans lequel le foot européen "n'est quasiment pas visible". Avec l'accord de ses parents, le jeune Louis tente sa chance au FC Tokyo, club mythique du pays. Une formalité pour celui qui fait vite parler de lui auprès des recruteurs locaux. "Normalement, il y avait trois tours de tests, mais j'ai été pris dès le premier."Le début du rêve, ou presque. Au fil du temps, le Franco-Japonais galère à combiner le football et les études. Question d'emploi du temps. "Le lycée terminait à 15 heures et l'entraînement commençait à 17 heures. Le système éducatif est compliqué au Japon. Tous les jours, je devais traverser la capitale avec mes sacs. J'arrivais tout le temps en retard."

"Au Japon, tu ne peux pas dire non, tu dois le faire comprendre autrement"

Au point de vouloir tenter sa chance en France, où vivent encore ses grands-parents chez qui il passe ses étés. "J'avais un contact à Lorient. J'ai envoyé mon CV, une vidéo et ils m'ont proposé de venir passer un test que j'ai réussi. Je suis parti sans hésiter." Il a 15 ans. Au Japon, personne n'oublie le gardien malgré son départ vers l'Hexagone. "Le FC Tokyo a tenté de me faire revenir tout de suite." Mieux, son quotidien de joueur dans un centre de formation européen attire les regards des sélectionneurs japonais, charmés par son profil unique. En quelques années, le portier, aujourd'hui au Machida Zelvia, s'assoit sur le banc pour le Mondial U20 (2017), dispute le Tournoi de Toulon avec les Samouraïs Bleus (2018) et compte 10 sélections des U19 jusqu'aux U23.

"J'étais tellement excité la première fois. C'était une évidence pour moi de défendre le Japon, le pays que je voulais représenter. C'est ici que j'ai commencé, que j'ai été formé. Jouer un Mondial, ce serait complètement fou." Pour étirer une histoire rare et devenir le deuxième Européen d'origine à intégrer l'équipe nationale *(le premier, Mike Havenaar, est né au Japon de parents néerlandais)*. "À part Bafé Gomis *(Kawasaki Frontale)*, je n'ai jamais vu un Français dans le Championnat japonais *(Franck Durix, Gérald Passi, Basile Boli ou Claude Dambury ont évolué en D1 dans les années 1990)*. Pourtant, le foot se développe ici." De là à ne plus bouger, après être rentré au pays début 2022 (le gardien a aussi tenté sa chance en Espagne, à Extremadura et au Recreativo de Huelva) ? "La France me manque, même si je continue d'y venir. J'aime la nourriture, les relations humaines. En France, tu peux dire ce que tu penses. Au Japon, tu ne peux pas dire non. Tu dois le faire comprendre autrement."

Louis Thébault-Yamaguchi

Après avoir passé son enfance au Japon et débuté le football au FC Tokyo, Louis Thébault-Yamaguchi débarque à l'âge de 15 ans en France, à Lorient, où il évoluera pendant trois saisons. Le gardien fera ensuite ses armes en Espagne avant de rentrer au pays en 2022 et d'évoluer au Mito HollyHock, pensionnaire de D2. Depuis janvier, le Franco-Japonais porte les couleurs du Machida Zelvia, actuel leader de J-League, et espère que cette exposition dans l'élite lui permettra d'intégrer la sélection nationale. Et de suivre les traces de Mike Havenaar, seul Européen d'origine à avoir défendu les couleurs du Japon.

TAKE KUBO

"QUE VOUS VENIEZ DU JAPON, D'UKRAINE OU DE MADAGASCAR, SEUL LE TALENT COMPTE"

Attendu comme le messie, et comme Lionel Messi, par toute une nation depuis ses 8 ans, le plus Espagnol des Japonais a pris son temps mais éclôt enfin en Liga sous le maillot de la Real Sociedad. À désormais 23 ans, l'ex-enfant star s'est confié à *France Football.*

Par
Tom Bertin, à Saint-Sébastien (Espagne)

Photos
Pierre Mérimée/L'Équipe

Take Kubo a été repéré par le Barça quand il était enfant, lors d'un camp organisé au Japon. "À partir de là tout s'est enchaîné", raconte-t-il.

Takefusa Kubo
23 ans. Né le 4 juin 2001 à Kawasaki (Japon).
1,73 m. Milieu offensif, ailier.
International japonais (35 sélections, 4 buts).

Parcours
FC Barcelone (2011-2015), FC Tokyo (2015-2018, puis janvier 2019-juillet 2019), Yokohama F. Marinos (août 2018-janvier 2019), Real Madrid (2019-2022), RCD Majorque (2019-2020 puis 2021-2022), Villarreal CF (août 2020-janvier 2021), Getafe CF (janvier 2021-juin 2021), Real Sociedad (depuis juillet 2022).

Palmarès
Ligue Europa 2021.

"Depuis votre enfance, on vous surnomme le Messi japonais. Comment vit-on, si jeune, une telle comparaison ?
Ça met forcément un peu de pression. Même si ça reste une fierté d'être comparé au supposé meilleur joueur au monde, moi je voulais juste être Take Kubo. Depuis mon enfance, j'ai essayé de m'éloigner de ça en plongeant dans mes livres plutôt que de regarder la télévision et les journaux. Ça a plutôt bien fonctionné, non ?

À l'âge de 8 ans, le Barça vous repère dans un camp d'entraînement que le club organise à Yokohama, à côté de Kawasaki, votre ville natale. C'est là que tout commence ?
Pour réussir dans le football, il y a aussi une part de chance. La mienne, c'était que le Barça organise un camp au Japon. Je me suis inscrit, ils m'ont désigné comme meilleur joueur et, à partir de là, tout s'est enchaîné. J'ai dit à mes parents que je voulais partir jouer en Espagne et ils ont fait tout leur possible pour que je puisse le faire. Des enfants talentueux, il y en a partout. Ce qu'il faut, au-delà du talent, c'est de la chance et beaucoup de sacrifices.

Quel genre de sacrifices ?
La plupart des enfants vont au parc, au cinéma, sortent avec leurs amis... Moi, ce que j'aimais le plus, c'était le football. Je passais mon temps à jouer et essayer de m'améliorer. Devenir footballeur demande énormément de temps, c'est pour ça qu'ici les gens n'en font pas une priorité. Le Japon est un pays qui se porte bien économiquement, alors vous n'avez pas besoin d'être footballeur pour être heureux dans la vie : vous pouvez être étudiant, devenir médecin, vous pouvez être tout ce que vous voulez ! D'ailleurs, avant de vouloir devenir footballeur je rêvais d'être astronaute.

Vous débarquez à la Masia à 10 ans, venu de l'autre bout du monde avec votre famille. Que retenez-vous de cette époque ?
La Masia, c'est un endroit unique, spécial. La formation était très amusante. C'était études, puis football, football, puis études... C'était chaque jour comme ça jusqu'à ce que je doive retourner au Japon *(à 14 ans, en 2015, après des sanctions envers le FC Barcelone pour infraction au règlement sur les transferts de mineurs).*
Je n'en garde que des bons souvenirs. J'ai eu un peu de mal à apprendre la langue, mais je me suis vite intégré à la culture espagnole. Ici, les gens sont beaucoup plus proches de toi, te parlent beaucoup. C'est très différent du Japon. Heureusement, j'étais un enfant ouvert, qui aimait parler aux autres. Aussi, les mangas, qui sont très populaires en Europe, m'ont aidé à avoir des conversations avec les gens d'ici. On parlait d'*Inazuma Eleven*, *Captain Tsubasa*... C'est une bonne façon de créer de la discussion !

Au moment de votre second départ du Japon en 2019, vos coéquipiers du FC Tokyo vous portent comme une rock star, comme si vous alliez vivre le rêve de toute une nation. C'est ce que vous ressentiez ?
C'est là que j'ai fait mes premiers pas professionnels, à 16 ans. C'était difficile pour moi de m'adapter à nouveau à la culture japonaise, footballistiquement surtout. Ils

"Les mangas m'ont aidé à avoir des conversations avec les gens d'ici"

Markus Gilliar/Picture Alliance/Icon Sport

"Au Real, je me mettais un stress énorme à chaque exercice. Cette pression m'a fait du bien"

ont beaucoup misé sur moi et m'ont fait confiance. Au moment où je suis parti, nous étions premiers du Championnat *(finalement 2es)* et je suis sûr que certains se sont dit : « Bon sang, pourquoi ne reste-t-il pas six mois de plus ? » Malgré tout, ils ont décidé de me soutenir dans mon choix. À Tokyo beaucoup de gens m'ont encouragé à réaliser mes rêves. Sans eux, je n'en serais pas là aujourd'hui.

Vous retournez donc en Espagne, cette fois au Real Madrid. Qu'est-ce que ça fait d'arriver, à 18 ans, aux côtés de joueurs comme Eden Hazard, Sergio Ramos ou Karim Benzema…
Je jouais avec mes coéquipiers au Japon et, tout d'un coup, je m'entraîne dans le meilleur club du monde. C'est un autre univers. Je me mettais un stress énorme à chaque jeu de possession, à chaque exercice, pour ne pas perdre la balle. Je devais faire mes preuves, cette pression m'a fait du bien. Au vu de ma position de joueur extracommunautaire *(les trois places étant déjà occupées par Eder Militao, Vinicius Jr. et Rodrygo),* le Real ne pouvait pas m'enregistrer, donc je suis parti en prêt. C'est le jeu de la concurrence.

Vous passez vos trois premières saisons en prêt à Majorque, Villarreal, Getafe, puis Majorque à nouveau. Qu'avez-vous appris de ces années ?
Un prêt, c'est difficile. On n'a pas forcément la continuité dont a besoin un jeune footballeur. Même si ça n'a pas forcément marché, je ne regrette pas mes choix. Je ne blâme pas les clubs parce qu'en réalité tout dépendait de moi. Finalement, ça m'a aidé pour la suite. J'ai adoré jouer à Majorque. Puis à Getafe, par exemple, j'ai appris à couper les lignes de passes, à défendre. J'ai gardé de bonnes choses de chaque prêt, ça a contribué à faire de moi le joueur que je suis aujourd'hui.

Durant votre prêt à Villarreal, votre entraîneur de l'époque, Unai Emery, vous décrivait comme une star en dehors, mais pas encore sur le terrain. Vous avez cassé le prêt à la mi-saison. Pourquoi ?
C'est lui qui m'a recruté, non ? Je suis venu, il a vu que j'étais prêt, mais, finalement, il ne comptait pas sur moi. J'étais un très jeune joueur, j'avais besoin de jouer, d'avoir des opportunités de me montrer. Comme il ne me les a pas données, je lui ai dit que je voulais changer d'air. Il m'a compris. Je n'ai aucun problème avec lui. C'est un très bon entraîneur et il le montre aujourd'hui à Aston Villa.

Depuis l'été 2022, à la Real Sociedad, vos statistiques décollent enfin *(16 buts et 14 passes en 85 matches)*. Quelle était la recette ?
Je marche à la confiance. Lors du premier match de la saison, je pensais être sur •••

L'hiver dernier en Coupe d'Asie, la sélection japonaise (ici contre l'Indonésie, victoire 3-1) a échoué en quarts. Une élimination précoce vécue comme un échec.

Le Mondial 2022 avait été celui des exploits pour les Japonais de Kubo (ici face à César Azpilicueta et Rodri), notamment vainqueurs des Espagnols dans le groupe E (2-1). L'un des souvenirs évoqués avec Tom Bertin, le journaliste de *France Football*.

••• le banc. Mais le coach *(Imanol Alguacil)* me met titulaire et je marque le seul but de la rencontre *(1-0 face à Cadix, le 14 août 2022).* Le public, le staff et l'équipe m'ont donné leur confiance et j'ai senti que je devais la leur rendre. À partir de là, j'ai grandi en tant que footballeur. On me fait jouer sur l'aile droite, sur l'aile gauche, en deuxième attaquant et même au milieu, mais peu importe tant que je joue. Tout ce que je veux, c'est avoir un rôle de premier plan, jouer des matches importants et créer du danger.

Attaquant, ailier, meneur de jeu… Quel type de joueur êtes-vous ?
J'aime par-dessus tout créer des choses que les autres ne créent pas. Mon truc, c'est d'affronter les défenseurs en un-contre-un, recevoir le ballon entre les lignes, jouer vers l'avant… C'est pour ça que je préfère être au cœur du jeu, j'ai toujours eu un faible pour le numéro 10. J'aspire à être un footballeur spécial et je veux que les gens en profitent. Alors, qu'ils viennent me voir ! *(Sourire.)* Je veux que les supporters se disent que ça vaut la peine de payer pour venir me voir jouer. C'est ce genre de footballeur que je veux être.

“Je veux que les supporters se disent que ça vaut la peine de payer pour venir me voir”

Vous avez découvert la Ligue des champions. Elle a comme un goût de reviens-y, non *(il est convoité par Liverpool alors que la Real Sociedad jouera la Ligue Europa)* ?
La Ligue des champions, c'est comme quand on découvre un bon restaurant, on a envie d'y retourner ! Vous y avez goûté, vous savez à quel point c'est bon, comme l'endroit est beau. Forcément, ça me donne envie de vivre ça chaque année. Le club, tout comme moi, aspire à faire encore mieux que son parcours de cette année *(1er de son groupe devant l'Inter Milan, Benfica et Salzbourg, puis éliminé en 8es de finaleface au PSG, 0-2, 1-2).* Et j'aime cette ambition.

Vous avez la réputation d'une personne réservée. Alors, pourriez-vous nous expliquer votre célébration polémique contre l'Athletic Bilbao *(3-0)*, le 30 septembre 2023, pendant laquelle vous avez twerké ?
C'était un pari… Mon coéquipier Aritz Elustondo, le plus drôle du vestiaire, m'a dit que je n'avais pas les « couilles », comme on dit en Espagne, de célébrer comme ça. Alors,

JB Autissier/Panoramic

quand j'ai marqué, je l'ai fait. Je regrette un peu parce que, même si c'est devenu viral et que les gens ont ri, ça n'a pas plu aux fans de Bilbao. Je ne voulais pas me moquer d'eux. Mon père m'a toujours dit de respecter mon rival avant tout, dans la victoire comme la défaite. C'est le conseil le plus précieux qu'il ait pu me donner. Alors, je suis désolé !

Ça donne envie de savoir quel genre d'homme vous êtes en dehors du terrain. Que faites-vous quand vous ne jouez pas au football ?
Pendant mon temps libre, j'essaie de voir jouer les Japonais en Europe ou en J-League, et d'autres matches qui m'intéressent. Sinon, j'aime beaucoup aller pêcher. Dès que j'ai quelques jours de congé, j'y vais avec mes amis !

Vous êtes resté un homme simple ?
Oui, même si je ne me considère pas comme une personne humble, j'ai beaucoup d'ambition. Mes parents m'ont toujours dit de ne jamais oublier d'où je viens. Je sais que je n'aurais jamais pu réaliser tout cela seul. C'est important de garder ça en tête. Pour ça, la famille est précieuse, c'est elle qui vous comprend le mieux. Même si le monde se retourne contre toi, elle sera toujours à tes côtés. C'est la chose la plus importante que la vie puisse offrir.

"L'Arabie saoudite ? J'ai eu une offre mais ça ne m'intéresse pas"

Est-il plus difficile de réussir dans le football quand on est un joueur asiatique ?
C'est surtout difficile de commencer et de faire sa place. Une fois que les gens ont vu que vous étiez un bon joueur, je pense que l'origine n'a pas d'importance, que vous veniez du Japon, d'Ukraine ou de Madagascar. Aux yeux de ceux qui aiment le foot, seul le talent compte. Le vrai souci, ce sont les places extracommunautaires dans certains Championnats. Les joueurs d'Océanie, d'Afrique, d'Asie et d'Amérique du Sud doivent se battre entre eux pour trois petites places par club *(quatre en Ligue 1).* C'est une vraie galère.

Une Ligue asiatique gagne en puissance : l'Arabie saoudite, qui vous a proposé l'été dernier un contrat de quatre ans avec 40 millions d'euros par saison à la clé. C'est un Championnat qui pourrait vous attirer ?
J'ai eu une offre, mais ça ne m'intéresse pas. Ce qui compte le plus pour moi depuis que je suis petit, c'est de jouer contre les meilleurs et avec les meilleurs. Si un jour prochain ou lointain, l'Arabie saoudite devient la meilleure Ligue du monde par son mérite sportif, j'irai. Mais, pour le moment, elle n'est attractive que financièrement. Je dois rester dans une Ligue d'élite. C'est ça mon rêve, pas l'argent. Sinon, j'y serais déjà.

À quel niveau se situe la J-League, le Championnat du Japon ?
Les Japonais regardent davantage le football européen parce qu'ils pensent que le niveau y est beaucoup plus élevé. Et ils n'ont pas tort ! Si la J-League avait le niveau de la Liga ou de la Premier League, je n'aurais jamais quitté le Japon. Je pense que pour qu'un pays soit fort, il faut un bon Championnat national. Pour ça, il faudrait déjà que la J-League calque son calendrier sur les Championnats européens *(la saison locale se déroule généralement de février à décembre),* et, surtout, que les gens s'y intéressent davantage.

Que manque-t-il au Japon et à l'Asie pour rivaliser footballistiquement avec les pays européens et sud-américains ?
Si vous allez au Brésil ou en Argentine, vous verrez beaucoup d'enfants jouer au football dans la rue. Là-bas, le rêve •••

Les statistiques de Kubo ont commencé à décoller lorsqu'il a signé à la Real Sociedad (ici opposée à l'Atlético d'Azpilicueta il y a deux mois).

••• ultime de chaque enfant est de gagner la Coupe du monde. Si vous demandez à 100 enfants dans la rue ce qu'ils veulent faire plus tard, il y en aura peut-être 98 qui répondront footballeur. Si vous faites la même chose au Japon, il y en aura peut-être trois. Ici, la plupart des jeunes préfèrent jouer aux jeux vidéo qu'au foot. C'est ce qui fait toute la différence. L'histoire du football européen et sud-américain est bien plus forte et plus longue qu'en Asie. Nous ne pouvons pas rivaliser. Mais on arrive parfois à les battre quand même lors de grands tournois *(lire page 44)*!

Malgré les promesses entrevues au Mondial 2022, le Japon a été éliminé précocement en Coupe d'Asie *(1-2 face à l'Iran en quarts)* en janvier dernier. Comment expliquez-vous cet échec ?
Face à des gros comme l'Espagne et l'Allemagne en Coupe du monde, nous n'avions pas le ballon, on ne faisait que défendre. À la Coupe d'Asie, c'était nous la grande équipe. En théorie, nous devrions dicter le jeu dans ce cas-là. Force est de constater que nous n'avons pas encore le niveau pour être ce genre d'équipe. Ça fait cinq ans que je suis en sélection, et la réalité, c'est qu'on n'a rien gagné.

Depuis vos débuts à 18 ans, en 2019, comment votre statut a-t-il évolué en sélection ?
Pas comme je l'aurais pensé. Je sens que les gens et le staff ne m'accordent pas autant de confiance qu'à la Real Sociedad. Dans les autres pays, je vois que l'on mise beaucoup sur les jeunes talents. On ne parie pas autant sur moi au Japon. Pourtant, en ce moment je suis dans une très bonne période et je me sens prêt à être très important pour la sélection. Il faut que les gens et l'équipe technique commencent à me faire confiance ! On verra alors ce qui se passe, si on arrive enfin à remporter un trophée important pour le pays. J'y tiens vraiment.

Vous avez été nommé parmi les dix meilleurs joueurs de la saison en Liga. Qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter pour la suite ?
Je veux y aller étape par étape, exactement comme je le fais depuis que je suis petit. Je viens d'en franchir une en devenant l'un des meilleurs joueurs de Liga. La prochaine sera d'essayer de devenir l'un des meilleurs au monde. Pour ça, comme mon coach le dit, je dois passer un cap statistiquement. La saison dernière, je n'ai marqué que sept buts. Mon record, c'est neuf. Il me manque encore ce petit quelque chose. Je veux progresser là-dessus parce qu'à la fin, les statistiques resteront. Quand j'y arriverai, une autre porte s'ouvrira pour moi.

Qu'aimeriez-vous que l'on dise de vous à la fin de votre carrière ?
C'est très difficile comme question. *(Rires.)* Tout à l'heure, vous me parliez de mon surnom de « Messi japonais ». Ce que je veux quand je prendrai ma retraite, c'est que, comme avec Messi, quand des enfants talentueux se révéleront aux quatre coins du monde, on les surnomme le « Take Kubo italien », le « Take Kubo indien », le « Take Kubo de je ne sais où »... Ça voudra dire que les gens se souviennent de moi, que j'ai réussi à marquer le football à ma façon." ● T. B.

Making of

Lieu
À Zubieta, le centre d'entraînement de la Real Sociedad.

Durée
Une heure d'interview puis 15 minutes dédiées aux photos.

Langue parlée
Espagnol, une langue qu'il maîtrise aussi bien que le japonais.

Autre personne présente
Notre photographe.

La note qu'il se met
"9/10. Comme dans le foot et dans tout, on peut toujours s'améliorer."

La note que *France Football* lui met
"8/10. Gentil, patient et respectueux. Et pas langue de bois pour sa première longue interview."

Les interviews qu'il aimerait lire dans *France Football*
"Il faut déjà que je lise celle d'Eden Hazard *(parue le 3 février dernier)*, la photo de couverture m'intrigue ! *(Le Belge posait en train de manger une galette des rois, coiffé d'une couronne.)* Sinon, je pense à Lionel Messi mais aussi à mon ami Kang-in Lee *(l'ailier du Paris-Saint-Germain),* pour que je me moque un peu de lui."

Take Kubo

Mutsu Kawamori/Afflo/Panoramic

Autoportrait

KAZUYOSHI MIURA

"J'ADORERAIS CONTINUER JUSQU'À 80 ANS"

À 57 ans, l'ex-international japonais est le pro le plus âgé au monde. Après un an et demi en Deuxième Division portugaise, l'attaquant continue sa longue carrière à l'Atletico Suzuka, en D4. Celui dont l'histoire a nourri le personnage de manga Olivier Atton n'a d'ailleurs aucune intention de partir à la retraite.

Par
Olivier Bossard et Shûichi Tamura

Photos
Ken Miyajima/L'Équipe

Autoportrait

En 2017 sous le maillot du Yokohama FC. "Roberto Baggio m'a dit un jour : « Ne t'arrête pas. Quand tu rencontreras un moment difficile, tu penseras à moi »", raconte Miura.

En 1993, "Kazu" est revenu du Brésil depuis trois ans et mène l'attaque du club de Kawasaki, qui, cette année-là et la suivante, sera sacré champion de J League.

Mon enfance au Japon

"Les vidéos de Pelé tournaient en boucle à la maison"

"Quand j'étais petit, je ne prenais pas le football au sérieux. Mais avec un père gérant d'un magasin de foot, un grand frère international *(Yasutoshi Miura)* et un oncle éducateur dans l'équipe du coin, je baignais dans le milieu et j'ai commencé à me mettre dedans. Mon père, via la Fédération japonaise, est parti à la Coupe du monde au Mexique en 1970 avec une petite caméra 8 mm. Il filmait tous les matches. À son retour, les vidéos tournaient en boucle à la maison. À l'époque, je n'avais que 3 ans, mais j'avais été marqué par ces images et notamment celles où l'on voyait Pelé. Mon frère était l'un des meilleurs joueurs de la région de Shizuoka et me grondait tout le temps quand on jouait. Une fois, il m'a même tapé à la mi-temps d'un match en m'accusant de n'être pas assez motivé. *(Rire.)* En seconde période, j'ai marqué deux buts et on a gagné. C'est à l'âge de 12 ans que j'ai commencé à penser plus sérieusement au football. Je n'étais pas le meilleur, mais j'avais pour objectif de partir au Brésil pour m'améliorer et passer professionnel. Quand j'ai annoncé ça à mes professeurs, ils n'étaient pas du tout contents. À l'époque, ce genre de choses était inimaginable au Japon."

Mon aventure au Brésil

"Pour les Brésiliens, je n'étais qu'un touriste"

"J'ai 15 ans quand je décide de partir seul au Brésil *(en 1982).* Je suis persuadé que je peux devenir pro si je vais là-bas. Mais j'ai beaucoup de mal à m'adapter. J'intègre l'internat du CA Juventus *(à Sao Paulo),* qui accueille des jeunes apprentis. Là-bas, il n'y a pas de portes aux toilettes, on se douche à l'eau froide l'hiver, on s'entraîne par 40 °C l'été et on se déplace pendant des heures en petite navette pour aller jouer sur des terrains sans gazon. Je ne parlais pas un mot et j'étais complètement dépaysé. Pour les Brésiliens, je n'étais pas un concurrent mais simplement un touriste venu apprendre le foot. Les débuts sont très durs, on ne m'offre pas l'occasion de m'exprimer et je me décourage vite. Je décide de jouer avec une équipe d'immigrés japonais dans une sorte de Championnat d'entreprises, contre des adultes. Ça m'a aidé à m'accrocher et ça m'a permis de signer un premier contrat dans le mythique club de Santos. Jouer sur le même terrain que Pelé et porter le même maillot que lui restera quelque chose de très spécial pour moi *(il est resté au Brésil jusqu'en 1990)."*

Ma longévité

"Baggio m'a dit de ne pas arrêter"

"En 2018, j'ai croisé Laurent Blanc dans la salle de gym d'un hôtel. Il a quinze mois de plus que moi et avait été très surpris que je m'entraîne aussi durement. On me demande très souvent mon secret, mais la réponse est simple : la nourriture, le sommeil, les routines avant et après l'entraînement

"On me demande très souvent mon secret : la nourriture, le sommeil, les routines avant et après l'entraînement"

Newscom/Alamy Stock Photo

“Quand je verrai que je n’y arrive plus, j’arrêterai”, explique pragmatiquement le Japonais.

Kazuyoshi Miura
57 ans. Né le 26 février 1967, à Shizuoka (Japon).
Attaquant. 1,77 m ; 72 kg.
International japonais (89 sélections, 55 buts).

Parcours
Santos FC (1986-1990), Matsubara (1986-1987, p.) CR Brasil (1987- janvier 1988, p.), XV de Jau (1988–1989, p.), Coritiba (1989-1990, p.), Verdy Kawasaki (1990-1998), Genoa (1994-1995, p.), Croatia Zagreb (1998–1999), Kyoto Sanga (1999-2001), Vissel Kobe (2001-2005), Yokohama FC (2005-2023), Sydeny FC (2005, p.), Suzuka PG (2022-janvier 2023, p.), UD Oliveirense (janvier 2023-2024, p.), Atletico Suzuka (depuis juin 2024, p.).

comme le glaçage ou les massages. Je n’ai jamais eu de blessures graves pendant ma carrière. Je dois remercier mes parents de m’avoir donné un corps robuste. Athlétiquement et physiquement, je suis moins bon mais j’ai toujours confiance et je sais que je peux encore progresser dans certains domaines. Roberto Baggio, un bon copain, m’a dit un jour : « Kazu, ne t’arrête pas. Quand tu rencontreras un moment difficile, tu penseras à moi. J’ai dû arrêter à cause de mon genou, mais toi, tu as la chance d’aller bien, donc n’abandonne pas. » Ses paroles m’ont touché et m’ont toujours poussé à poursuivre le plus loin possible.”

Ma popularité
“Normalement, des petits de 5 ans ne crient pas le nom d’un vieux de 57 ans”
“Au Portugal *(où il évoluait depuis le mois de janvier 2023, à Oliveirense en D2),* une famille chinoise est venue me voir. Comme elle ne connaissait pas mon adresse, elle avait montré un panneau avec ma photo et mon nom aux gens dans la rue pour savoir où elle pouvait me trouver. Quand je suis arrivé à mon hôtel, elle m’attendait dans le lobby. J’ai reçu plein de lettres de fans de partout dans le monde pendant ma carrière. Je ne suis pas une grande vedette, mais beaucoup connaissent mon histoire. Certains de mes coéquipiers m’appelaient « the King ». C’est une preuve immense du respect qu’ils éprouvaient pour moi, mais il n’y a qu’un roi et c’est Pelé. Aujourd’hui encore, des gens m’attendent à la sortie des stades et j’entends des enfants crier « Kazu ! Kazu ! » Normalement au Japon, des petits de 5 ou 6 ans ne crient pas le nom d’un vieux de 57 ans. Mais ça me rend très fier. Des gens plus âgés que moi me demandent même de leur faire la « Kazu dance » *(inspirée de ses célébrations de buts, à la mode dans les discothèques japonaises).* Il y a trente ans, beaucoup détestaient pourtant ça.”

“Certains de mes coéquipiers m’appelaient « the King ». Mais il n’y a qu’un roi et c’est Pelé”

Mon histoire avec *Captain Tsubasa*
“Le créateur m’a proposé de le rejoindre au Nankatsu SC”
“Je sais que le créateur, Yoichi Takahashi, a dit qu’il s’était inspiré notamment de Mario Kempes, de Diego Maradona et de moi pour son personnage d’Olivier Atton. On m’en parle souvent car, comme lui, je suis allé au Brésil très jeune. Mais je dois vous avouer que je n’ai jamais lu ce manga et que je ne m’y intéresse pas trop. Pour l’anecdote, Monsieur Yoichi Takahashi est venu me voir quand j’ai été transféré à l’Atletico Suzuka, début juin. C’était même la première fois que l’on se rencontrait. Il est président du Nankatsu SC, un club de Cinquième Division qui porte le même nom que le club originel de *Captain Tsubasa (Olive et Tom en français),* et m’a proposé de le rejoindre. J’étais déjà engagé, mais j’apprécie Yasuhiro Kazama, l’entraîneur du Nankatsu SC. Sous sa direction, je suis sûr que je progresserais.” •••

Didier Fèvre/L'Équipe

Autoportrait

••• Mon lien avec l'équipe nationale

"En 1998, ma mise à l'écart a été un traumatisme"

"Quand je rentre du Brésil, en 1990, il n'y a que deux clubs pros au Japon *(Yomiuri Club et Nissan Motors),* et l'équipe nationale est amatrice. J'ai dû me battre pour que les internationaux touchent des primes. J'arrive finalement à convaincre la Fédération d'offrir 500 000 yens *(environ 3 000 euros aujourd'hui)* à chaque joueur après une victoire en Kirin Cup *(en 1991).* Mais, comparé à toutes les autres sélections, le Japon est très en retard. En 1993, on a l'occasion de se qualifier pour le premier Mondial de notre histoire. On joue un match de barrage contre l'Irak, on mène 2-1 mais on encaisse un but sur corner à la dernière minute, qui nous élimine. C'était terrible *(les Japonais en parlent encore comme « la tragédie de Doha »).* En 1998, le Japon est enfin qualifié pour son premier Mondial, je suis le meilleur buteur des éliminatoires mais je suis écarté la veille de l'officialisation de la liste. Je l'ai vécu comme un traumatisme. Pendant longtemps, j'ai eu du mal à regarder le Japon à la Coupe du monde. Fin 1999, Philippe Troussier me convainc de revenir pour encadrer une jeune équipe. J'accepte et marque mon dernier but, contre la Jamaïque, en 2000."

Mon expérience en futsal

"Je ne connaissais pas trop les règles"

"C'est moi qui ai conseillé au président du Yokohama FC de créer une équipe de futsal. Au Brésil, les propriétaires des clubs pros ont aussi leur club de futsal. Il m'a ensuite demandé si je pouvais venir jouer quelques matches. J'ai dit oui, et, le 15 janvier 2012, j'ai disputé un match de Championnat devant plus de 6 000 spectateurs,

"En 1991, j'ai dû me battre pour que les internationaux japonais touchent des primes"

Laurent Blanc et Kazuyoshi Miura en 1994 lors d'un Japon-France (1-4) comptant pour la Kirin Cup. "J'ai croisé le Français en 2018, se souvient le second. Il a quinze mois de plus que moi et avait été très surpris que je m'entraîne aussi durement."

le record de la F League. Ce jour-là, il y avait Miguel, le sélectionneur espagnol du Japon. Il était venu me voir à la fin du match pour savoir si ça m'intéresserait de rejoindre la sélection pour le Mondial de futsal en Thaïlande. Il voulait rendre cette équipe un peu plus populaire et pensait que je pouvais être utile. J'y suis allé, mais je ne connaissais pas vraiment les règles. *(Rire.)* Heureusement, ma petite expérience au Brésil m'offrait de bonnes bases. C'était une belle expérience."

Mon passage en Europe

"Je me fracture le nez sur Baresi"

"Au Brésil, dans les années 1980, tous les matches de Serie A étaient diffusés en direct et toutes les vedettes du pays allaient y jouer. Moi aussi, j'ai eu envie d'y aller. Ce vœu s'exauce en 1994, quand je signe au Genoa. Mais je me blesse dès mon premier match en me fracturant le nez sur Franco Baresi *(AC Milan).* Au final, j'ai joué 21 matches sur 34 et marqué un but pendant le derby. Dix ans après, je suis en voyage avec ma famille, via Gênes. Sur ma valise, je retrouve un mot écrit par un salarié de l'aéroport : « Merci beaucoup pour votre but contre la Sampdoria. » Une fois, j'ai été invité à participer à quelques entraînements de l'AC Milan et le joueur qui m'avait le plus impressionné était Jean-Pierre Papin. J'avais été surpris par sa technique face au but. Il m'avait ensuite invité à son jubilé *(en 1999).* J'étais dans son équipe avec Zidane, Cantona, et on était coachés par Aimé Jacquet. Une fierté. Lors de la saison 1998-1999, j'ai signé au Dinamo Zagreb. Comme je l'ai dit, être écarté de la sélection pour le Mondial en France avait été un vrai traumatisme. Mais j'ai rencontré Goran Juric *(défenseur international croate),* un joueur extraordinaire, qui m'a donné l'énergie pour repartir."

"J'ai participé à quelques entraînements de l'AC Milan, celui qui m'avait le plus impressionné était Papin"

Mon avenir

"J'ai oublié l'âge que j'avais"

"Je viens de passer une saison et demie à Oliveirense, les médecins du club étaient très surpris par mon état de santé, surtout mes genoux et mes chevilles. Je me souviens d'un jour où je partageais un *onsen (bain de sources d'eau chaude, une habitude très prisée au Japon)* avec Philippe Troussier. Il m'avait dit que le corps vieillissait mais qu'il fallait garder la tête et l'esprit frais. Ses paroles m'ont poussé dans la seconde moitié de ma vie professionnelle. Aujourd'hui, la passion est toujours là. C'est le corps qui décidera. Mais, au Portugal, j'ai complètement oublié l'âge que j'avais. Bien sûr que mon corps n'est plus le même qu'il y a cinq ans, mais j'ai suivi tous les entraînements à haute intensité. C'est Suzuka qui est venu me chercher, cela veut dire qu'on estime que je peux continuer. Je veux pousser le plus loin possible. Je vais avoir 60 ans dans trois ans. Quand je verrai que je n'y arriverai plus, j'arrêterai. Mais j'avoue que j'adorerais continuer jusqu'à 80 ans." ● **O. B. et S. T.**

Alain de Martignac/L'Équipe

EXTRÊME-ORIENT

LIGUE 1 MADE IN JAPAN

En 2003, Montpellier recrutait le premier Japonais du Championnat de France, ouvrant la voie à d'autres joueurs nippons. Depuis, certains ont laissé une trace, d'autres moins : zoom sur ces pionniers.

Par Francis Magois. Infographie Philippe Escoffier.

15 ET PUIS C'EST TOUT

Les Japonais passés par la Ligue 1 (nombre de matches)

Hiroki Sakai (Marseille)

D. Matsui	Le Mans 2005-2008, Saint-Étienne 2008-09, Grenoble 2009-10 et Dijon 2011-12	148
H. Sakai	Marseille 2016-2021	145
J. Ito	Reims depuis 2022	66
E. Kawashima	Metz 2016-2018, Strasbourg 2018-2023	61
T. Minamino	Monaco depuis 2022	48
A. Onaiwu	Toulouse 2022-août 2023	34
Y. Nagatomo	Marseille 2020-2021	25
K. Nakamura	Reims depuis 2023	25
G. Shoji	Toulouse janvier 2019-février 2020	19
K. Nakata	Marseille janvier 2005-janvier 2006	9
N. Ueda	Nîmes janvier-juin 2021	9
N. Hiroyama	Montpellier 2003-2004	7

Une filière encore confidentielle

Nombre de Japonais en Ligue 1 depuis 10 saisons *

2014-2015	0	2019-2020	2
2015-2016	0	2020-2021	4
2016-2017	2	2021-2022	1
2017-2018	2	2022-2023	4
2018-2019	3	2023-2024	3

** Seuls sont pris en compte les joueurs ayant disputé au moins un match.*

Priorité à l'attaque

Répartition en fonction du poste

Gardien	1
Défenseurs	4
Milieux	2
Attaquants/ailiers	8

Takumi Minamino (Monaco)

Matsui, un précurseur efficace

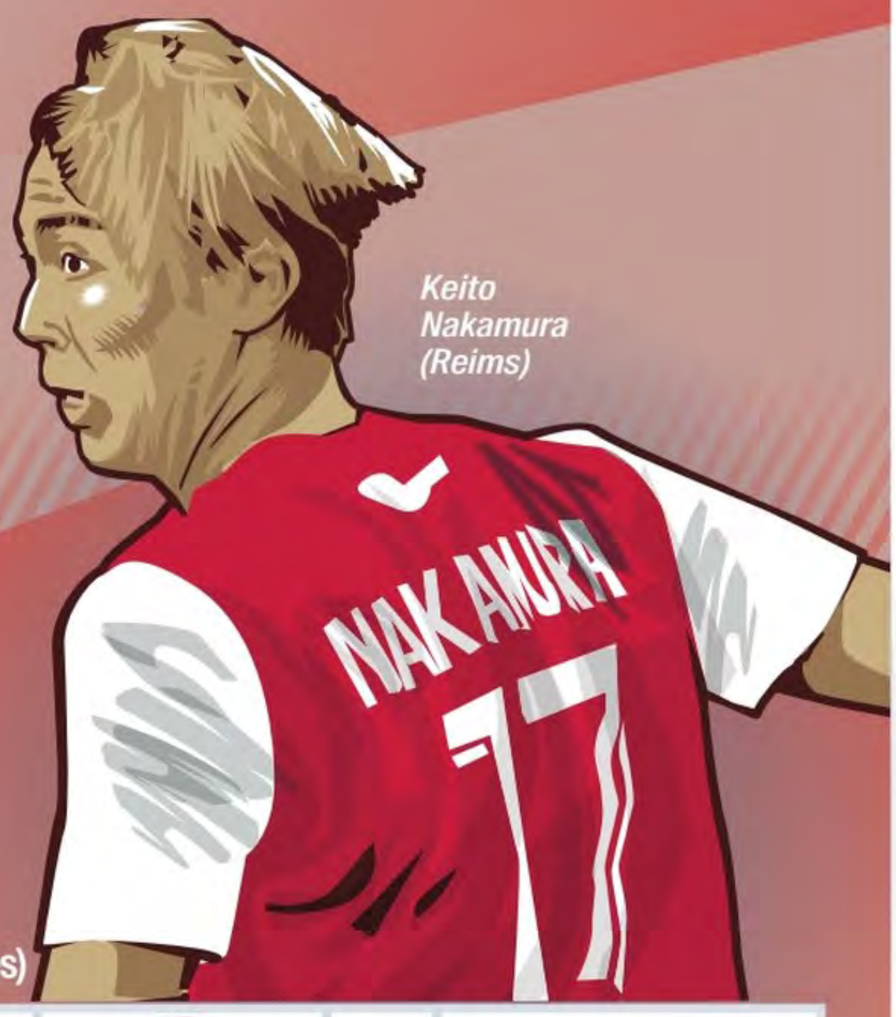
Les 7 buteurs japonais en Ligue 1 (nombre de buts)

- 17 D. Matsui
- 10 T. Minamino
- 9 J. Ito
- 4 K. Nakamura
- 2 A. Onaiwu
- 1 H. Sakai
- 1 Y. Suzuki

Daisuke Matsui (Le Mans)

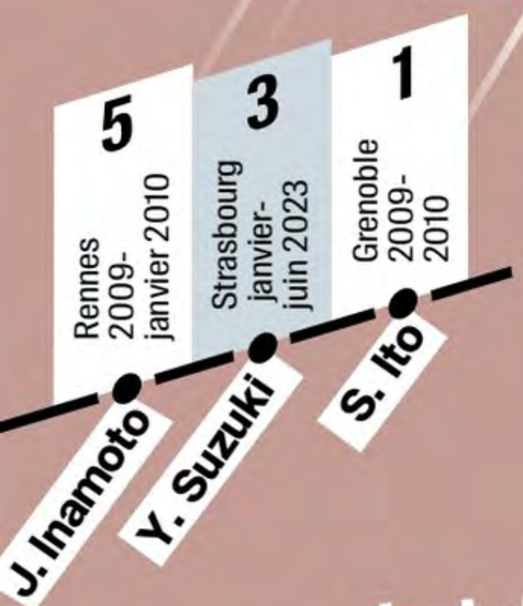
Les 7 passeurs décisifs japonais en Ligue 1

- 1. D. Matsui (Avec Le Mans et Grenoble) — 20 passes décisives
- 2. J. Ito (Reims) — 12
- 3. H. Sakai (Marseille) — 10
- 4. T. Minamino (Monaco) — 9
- 5. Y. Nagatomo (Marseille) — 1
- - K. Nakamura (Reims) — 1
- - A. Onaiwu (Toulouse) — 1



Keito Nakamura (Reims)

Les buteurs japonais de Ligue 1 (nombre de buts par club)

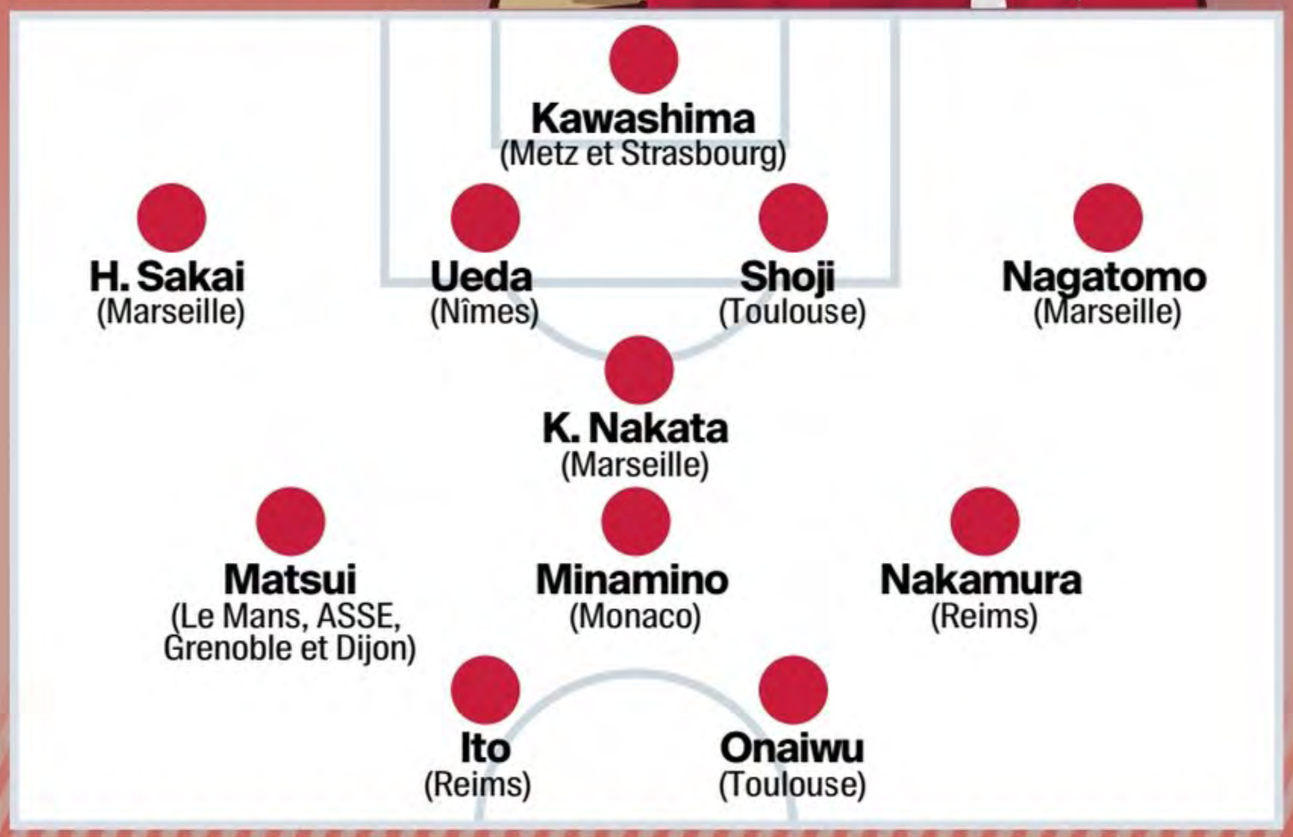


Portrait-robot du Japonais de L1

- Nombre de matches en moyenne : **40**
- Nombre de buts : **3**
- Nombre de saisons : **2,16**
- Âge lors du premier match : **29 ans**
- Taille : **1,79 m**
- Poids : **73 kg**

Sélections A : **43** matches, **4** buts.

L'équipe type des Japonais de Ligue 1 (en nombre de matches disputés)



CES JAPONAIS(ES) DONT ON SE SOUVIENT... OU PAS

Les joueurs ou joueuses nippons passés par le Championnat de France ont souvent laissé une trace, pas toujours indélébile. Qu'ils aient réussi ou échoué, ces noms vous diront forcément quelque chose. Zoom sur sept d'entre eux.

Par Dave Appadoo, Tom Bertin, Thomas Simon et Théo Troude

Jérôme Prévost/L'Équipe

KOJI NAKATA MARSEILLE
(JANVIER 2005-JANVIER 2006)

"CET A PRIORI ÉTAIT MÉPRISANT"

C'est une séquence d'à peine quelques secondes, "un mème" comme on dit maintenant, c'est-à-dire une vidéo devenue virale. Tellement "mème" qu'elle en reste culte. Au point que le nom de Koji Nakata, dont le passage à l'OM aurait dû rester confidentiel, est, quasiment vingt ans plus tard, parfaitement identifié par les suiveurs de Ligue 1. Pas grand monde n'a oublié ce 6 mars 2005 où, sous la neige recouvrant Geoffroy-Guichard, Nakata avait tenté un enchaînement contrôle de la semelle du gauche–passe du gauche, sans se rendre compte qu'entre les deux gestes le ballon avait fichu le camp. Souvenir cocasse en apparence, l'affaire est pourtant plus révélatrice qu'il n'y paraît, comme nous l'explique Philippe Troussier, qui avait fait venir Nakata sur la Canebière à l'hiver 2004-2005.

"J'ai découvert Koji en sélection du Japon U20, avec laquelle on a atteint la finale mondiale 1999 face à l'Espagne de Xavi *(0-4)*. Après, je l'ai pris aux Jeux de Sydney en 2000 puis à la Coupe du monde 2002. Il jouait souvent comme milieu défensif, il avait une belle intelligence de jeu, belle passe, pur gaucher et c'est alors que je l'ai mis central gauche dans une défense à trois, notamment pour sa qualité de relance." Malgré le portrait-robot plutôt flatteur et un CV international solide, l'accueil de Nakata va se révéler des plus mitigés.

"Zidane a fait le même raté sans que l'on en fasse un plat"

"Quand il est arrivé, il y avait des réticences dans les médias et chez les supporters, se remémore Troussier. Un peu comme si je vous proposais une voiture slovène, vous auriez un réflexe de recul. Pour le foot, c'est pareil, un Japonais n'était pas synonyme de qualité." Et selon Troussier, le traitement de la fameuse action traduit en réalité beaucoup de choses. "C'est très symptomatique de cet a priori hyper négatif, voire méprisant. J'ai vu Zidane faire plus ou moins le même raté quelques années plus tard, personne n'en a fait un plat. J'ai trouvé cet épisode navrant car on ne s'est pas moqué de l'action mais du joueur. C'est comme si cette séquence était la preuve qu'à l'époque un joueur japonais était forcément bidon. Beaucoup ont trouvé cet épisode très marrant ; moi, je le trouve affligeant. Koji était très pudique, donc il n'a pas montré si ça le touchait. Mais je pense qu'il en a souffert."

Aujourd'hui, Troussier prend sa part de responsabilité. "En le faisant venir du Japon, j'ai sous-estimé la question de l'adaptation culturelle à un contexte marseillais tellement différent pour lui. Et je dois avouer que sous la pression médiatique et des supporters, je l'ai sans doute un peu lâché *(5 matches sous ses ordres, 10 la suivante avec Jean Fernandez)*. Pour ne pas le mettre davantage en danger, et avec lui l'équipe et moi-même." Tout bien réfléchi, oui, cette action était drôle. Mais peut-être pas tant que ça. ● D. A.

SAKI KUMAGAI LYON (2013-2021)

"ELLE ÉTAIT ÉTONNÉE QU'ON S'INTÉRESSE À ELLE"

Certaines belles histoires naissent sur les quais de gare. Ou parfois dans le hall des arrivées de l'aéroport de Lyon-Saint-Exupéry. "C'était notre première rencontre, six mois avant son transfert *(en juillet 2013)*, retrace Patrice Lair, entraîneur de l'OL féminin de 2010 à 2014. Saki jouait alors pour Francfort *(depuis 2011)*. On était accompagnés du directeur général Vincent Ponsot, avec qui je préparais le mercato pour la saison suivante." Championne du monde 2011, médaillée d'argent aux JO de Londres l'été suivant, Kumagai aurait pu débarquer en position de force.

"Mais le contraire s'est produit, sourit Lair. Elle était étonnée qu'on s'intéresse à elle... Parce qu'on était devenus l'équipe numéro 1 mondiale en remportant deux Ligues des champions *(2011 et 2012)*. Ce qui ne l'a pas empêchée de s'adapter à une vitesse incroyable." La native de Sapporo a "tout de suite voulu visiter la France, découvrir sa culture, et donc apprendre le français, confirme la capitaine Wendie Renard, son binôme en défense centrale. Il lui a suffi de quelques semaines pour bien communiquer et devenir une cadre de l'équipe. En plus, elle parlait un anglais top, donc nos internationales l'écoutaient."

Un cri de guerre en hommage

Un rôle majeur qui, au bout de six mois et pour les sept saisons suivantes, a mené ce grand gabarit (1,73 m) de la charnière à la sentinelle du milieu, son poste de prédilection. "Elle était un exemple qui rassurait, en jouant simple, avec intelligence et élégance, détaille Patrice Lair. Même quand elle taclait, c'était la classe. Elle se relevait aussitôt et trouvait une belle ouverture." Élodie Thomis plussoie. "Avec une joueuse pareille derrière moi, j'étais pépère, rigole l'ex-attaquante des Fenottes (2007-2018). Saki était très pro, j'ai des flashes d'elle à l'entraînement avant tout le monde. À l'inverse de moi, qui flirtais avec le temps. On a besoin de joueuses comme elle à ce niveau." Pas une surprise, alors, de réaliser que le palmarès de Kumagai à Lyon coïncide avec l'ère la plus faste du club rhodanien : cinq C1, sept D1, six Coupes de France et un Trophée des championnes.

"J'ai une anecdote qui la décrit bien, reprend Wendie Renard. On avait fait un long voyage en avion, sa cheville avait gonflé. Lors de l'entraînement qui a suivi, on lui disait : « Saki, c'est pas possible, va aux soins. » Elle répondait sans cesse : « Ça va, ça va. » C'est devenu un cri de guerre. Quelqu'un criait « Saki ! » et on répondait « ça va, ça va ! » C'était ça, Saki. Une joueuse généreuse, dotée d'une excellente mentalité." Et ça va toujours bien pour la capitaine de la sélection japonaise (33 ans, 156 sélections), étincelante avec le Bayern Munich (2021-2023) puis l'AS Rome. ⬢ T. T.

Federico Pestellini/Panoramic

Les Japonais de D1

"Ç'a été une rencontre fantastique, c'est lui qui m'a donné envie d'aller au Japon, de voir ce pays. Il a été le déclencheur." Frédéric Hantz a découvert "Daï" au Mans, il y a vingt ans. Puis l'entraîneur a visité récemment le pays du Soleil-Levant, où il a retrouvé Daisuke Matsui, 43 ans, à la table d'un restaurant, un soir, à Tokyo. "Je n'avais jamais coaché de joueur japonais, ni de joueur asiatique d'ailleurs. C'était particulier, notamment dans la manière de l'aborder pour qu'il soit performant. Il avait cette grande discipline et cette volonté de travail, ce respect du collectif, des règles, des codes, de la hiérarchie. Et, en même temps, un besoin d'exprimer un côté artistique, une créativité individuelle et la volonté que celle-ci soit respectée. Il avait ce besoin d'émancipation personnelle." Qui donnait à l'ailier cette touche de fantaisie et d'imprévisibilité, sorte de contre-pied aux banalités qu'on colle volontiers au caractère japonais, catalogué d'emblée timide ou réservé.

La côte d'agneau, son péché mignon

"« Daï », c'est l'opposé total, sourit Koji Kuriki, l'ancien interprète du joueur dans la Sarthe. Il est ouvert, il allait voir les autres, les faisait rire. Laurent *(Bonnart)* avait dit : « Lui, on va l'accepter tout de suite. »" Même le quotidien et ses habitudes, qu'il découvre, en même temps qu'une nouvelle culture et façon de faire, amuse le gars de Kyoto qui enthousiasme l'ancien stade Léon-Bollée avec son maillot mythique floqué d'un poulet de Loué. Matsui voit ses coéquipiers nettoyer eux-mêmes leurs crampons, y compris les jours de match. Au pays, on le faisait pour lui (et les autres). Il sourit et s'y met aussi. "Même dans la vie quotidienne, au Japon, des personnes, surtout pour les joueurs étrangers, aident, font les démarches, poursuit Kuriki. « Ah, c'est moi qui dois faire mes courses ? Ah, c'est moi qui dois changer l'ampoule qui a sauté ? » Ce sont les questions qu'il me posait au départ. Au supermarché, des gens l'avaient reconnu comme nouveau joueur du Mans et lui avaient demandé un autographe… sur leur ticket de caisse. « Mais je dois signer là ?!? » Et ça l'avait fait rigoler." Le plaisir le guidait. Il en donnait et en prenait. "Il allait dans une brasserie pour manger de la côte d'agneau, il trouvait ça super bon. Au Japon, ça existe, mais il y en a beaucoup moins. En France, quand on sortait, c'était son truc. Pareil pour le foie gras poêlé qu'il a découvert ici, dans un restaurant gastronomique, ça l'avait marqué." Lui a marqué la Ligue 1. ● T. S.

DAISUKE MATSUI LE MANS (2004-2008), SAINT-ÉTIENNE (2008-2009), GRENOBLE (2009-2011) ET DIJON (2011-2012)

"AH, C'EST MOI QUI DOIS FAIRE MES COURSES ?"

Vincent Michel/FEP/Panoramic

Icône au pays du Soleil-Levant, Jun'ichi Inamoto signe libre à Rennes à l'été 2009, le Mondial 2010 en ligne de mire. Dans ses bagages, des matches de Ligue des champions avec Arsenal et Galatasaray, quatre saisons en Premier League, deux en Bundesliga… À 29 ans, l'international japonais (82 sélections ; 71 à son arrivée) a tout d'un futur cadre. "On attendait beaucoup de lui. On connaissait son expérience et ses exploits avec le Japon", se remémore le capitaine de l'époque Kader Mangane, marqué par ses deux buts à la Coupe du monde 2002, qui lui ont permis de figurer parmi les 50 nommés au Ballon d'Or cette année-là. "« Ina » est arrivé telle une rock star. Sous les flashes, avec son interprète personnel", écrivait alors *le Télégramme*. Une description qui contraste avec sa personnalité "discrète, calme et réservée" que décrit Moussa Sow, attaquant du club breton. Premier Japonais de l'histoire du Stade Rennais, il était un désir du coach Frédéric Antonetti, qui l'a connu à 18 ans lors de son passage au Japon, au Gamba Osaka, à la fin des années 1990. "C'est l'un des meilleurs joueurs japonais de sa génération", lâchait alors le Corse, ravi de retrouver son protégé.

Barré par M'Vila

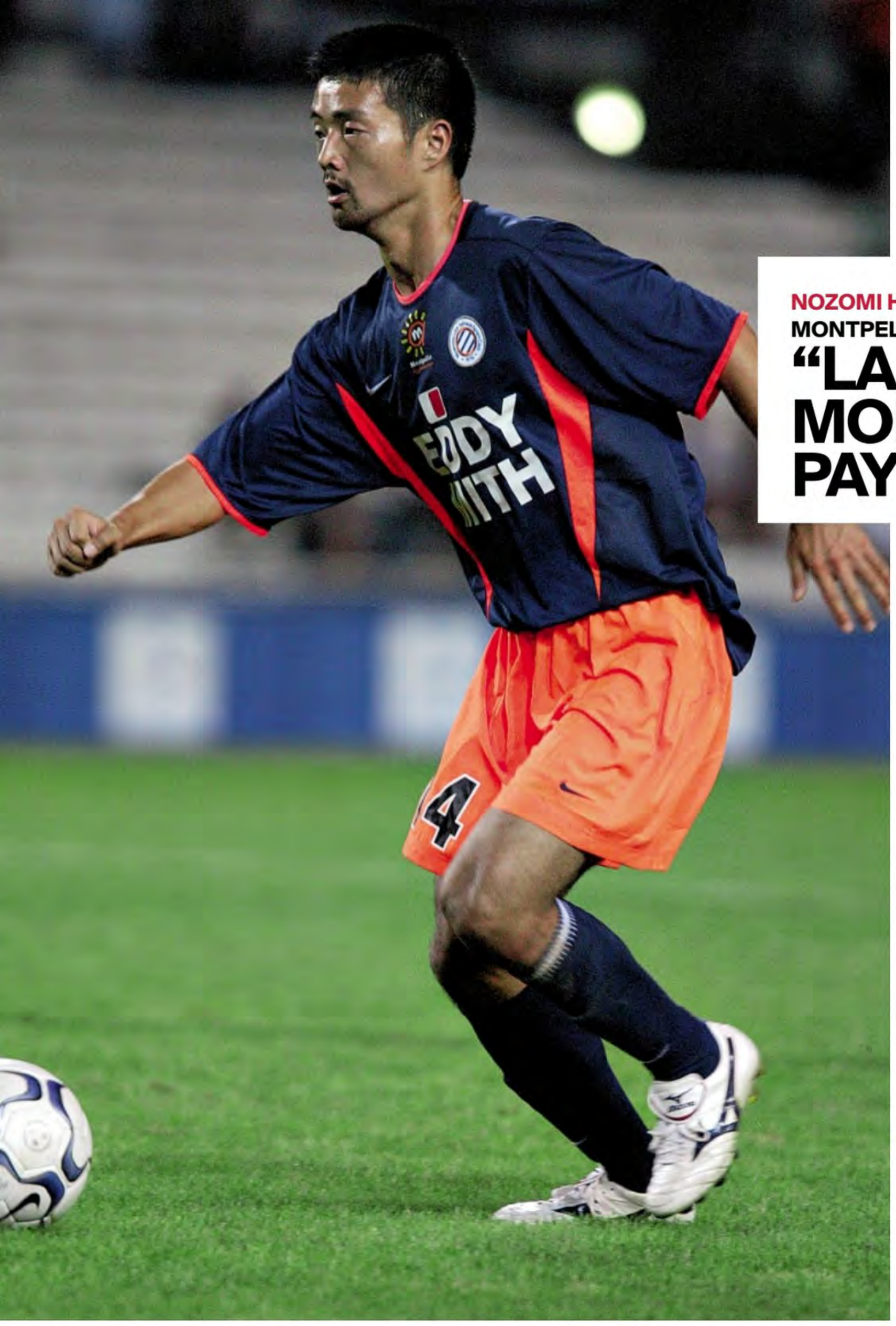
Gêné dans son intégration par la barrière de la langue, l'ancien Gunner voit Kader Mangane, son voisin de vestiaire, le prendre sous son aile. "À l'entraînement, il restait toujours à côté de moi pour que je l'aide à comprendre les consignes", se souvient l'actuel coordinateur sportif de Strasbourg. "Ce qui m'a le plus marqué, ce sont ses étirements. Il était tellement souple, je n'avais jamais vu un truc pareil !", se marre-t-il. Titulaire face à Nice dès la 2e journée, Inamoto voit rouge. Pour compenser, Antonetti lance un jeune dans le grand bain. "C'était Yann M'Vila. Après ce match, il n'est plus jamais sorti de l'équipe", se souvient Nicolas Dyon, ancien préparateur physique du club.

Cette éclosion brutale pousse le Japonais sur le banc. Cinq mois et autant de matches plus tard, il décide de retourner au pays (Kawasaki Frontale). "C'était un bon joueur et un bon mec qui n'a juste pas eu de chance, les planètes ne se sont pas alignées", regrette Dyon. Quelques mois passent avant qu'un colis en provenance du Japon n'arrive au domicile de Kader Mangane. À l'intérieur, un appareil photo et un mot : "Merci de m'avoir si bien accueilli à Rennes." Cela fait quinze ans et "Ina" n'a plus quitté le Japon, ni les terrains. À 44 ans, il évolue au Nankatsu SC, club de D5 possédé par Yoichi Takahashi, créateur d'*Olive et Tom (lire page 64)*. ⬢ T. B.

JUN'ICHI INAMOTO RENNES (2009)

"LES PLANÈTES NE SE SONT PAS ALIGNÉES"

Vincent Michel/Fep/Panoramic



NOZOMI HIROYAMA

MONTPELLIER (2003-2004)

"LA FRANCE, MON DEUXIÈME PAYS"

La première ligne de l'histoire des Japonais de Ligue 1 s'est écrite avec Nozomi Hiroyama, le précurseur. Qui s'en souvient ? Totalement inconnu en France, l'éphémère international nippon (2 sélections) pose ses valises à Montpellier à l'été 2003. "C'était un beau challenge", estime celui qui était passé avant par le Paraguay, le Brésil puis Braga, au Portugal. Et un véritable coup médiatique. "L'attaché de presse de Montpellier devenait fou devant le nombre d'accréditations de journalistes japonais. Il en fallait quinze à chaque match !", se marre Manuel Soro, l'agent à l'origine de son arrivée en France.

À La Paillade, l'ailier intègre un groupe jeune avec peu d'internationaux. "On était très curieux de le voir arriver. Aux premiers entraînements, on avait l'impression qu'il faisait tout à 2 000 à l'heure", se souvient Bruno Carotti, le capitaine. Sa première titularisation, à Bordeaux, impressionne. "Il avait été énorme. À tel point que Jean-Louis Gasset, qui était dans les tribunes, a essayé de le récupérer à l'Espanyol Barcelone !", assure Manuel Soro.

Les matches s'enchaînent et ce joueur au petit gabarit (1,75 m), gêné par une blessure, ne tient pas la cadence. Dès la 5e journée, l'entraîneur le sort du groupe. "C'est une Ligue très physique. Je faisais tout pour m'adapter. Mais en Europe, si tu perds ta forme, tu perds ta place", se remémore-t-il.

Des vignes au Pic Saint-Loup

Hors des terrains, le Japonais suit tous les jours des cours de français. "En trois mois, il parlait la langue", assure son ancien agent. À l'entraînement, il se démène pour retrouver sa place. "Il a toujours été volontaire, il s'accrochait. On ne lui a juste pas laissé le temps de s'exprimer", compatit Bruno Carotti, aujourd'hui directeur sportif du club. En parallèle, Montpellier sombre dans la zone rouge et Nozomi ronge son frein. "C'était très compliqué dans sa tête, il voulait qu'on lui redonne sa chance. Mais le coach Gérard Bernardet était passé à autre chose", regrette Manuel Soro. L'arrivée d'un nouvel entraîneur, Robert Nouzaret, en février, n'y change rien : sur toute la saison, il ne prend part qu'à huit matches, dont la moitié au mois d'août.

Impuissant, le natif de la province de Chiba voit Montpellier terminer à la dernière place, synonyme de descente en L2. Et pour lui de retour au Japon, au Tokyo Verdy. "Je n'y ai pas très bien réussi comme footballeur, mais vivre à Montpellier était merveilleux. Je me suis senti chez moi. La France est devenue mon deuxième pays", confie l'actuel entraîneur des U16 du Japon (47 ans). Avec Manuel Soro, il a même investi dans des vignes au Pic Saint-Loup, au nord de Montpellier, en souvenir de cette drôle de saison. ● T. B.

Caron/L'Équipe

EIJI KAWASHIMA METZ (2016-2018) ET STRASBOURG (2018-2023)

"ILS SONT VENUS SE PROSTERNER DEVANT LUI"

Mao/Panoramic

On se disait que s'il y en avait un pour faire craqueler le vernis du tableau souvent idyllique du joueur japonais discret et respectueux, ça pouvait bien être un gardien de but, confrérie toujours à part et, disons-le, parfois un peu barrée. Mais Eiji Kawashima, seul portier du pays du Soleil-Levant passé par la Ligue 1, n'a pas bousculé les clichés. Thierry Laurey, son coach des années strasbourgeoises, abonde : "Un type merveilleux, qui parlait six ou sept langues. Il me semble que son épouse était « nippo-colombienne ». Et toujours souriant, de bonne humeur, un régal à l'entraînement, toujours à bloc. Y compris pendant le confinement où il était au taquet sur les exercices en visio alors qu'à son âge *(37 ans à ce moment-là)*, en tant que numéro 3, il aurait pu moins se prendre la tête, soyons honnêtes."

"Tellement gentil qu'on n'osait pas l'engueuler"

Celui qui est désormais sur le banc de Martigues (L2) n'en est jamais revenu d'avoir eu le natif de Yono au Racing. "On savait qu'on était privilégiés d'avoir un type à 95 sélections et un paquet de phases finales internationales. Mais on ne mesurait pas totalement son statut. Un jour, on part en stage en Espagne pendant la trêve hivernale, dans un hôtel où plusieurs équipes descendaient. Dont Saint-Trond qui devait avoir une filière au Japon car ils ont souvent pas mal de joueurs nippons. Et là, on croise le groupe belge où il y avait cinq joueurs japonais d'une vingtaine d'années qui viennent quasiment se prosterner face à Eiji en guise de salut et de respect. On hallucinait, tous mes joueurs sont allés le voir : « Mais Eiji, c'est incroyable, t'es le boss, t'es le parrain. » *(Rires.)* Il était d'une simplicité incroyable, pourtant. Et d'une gentillesse et d'une loyauté absolue."

Un trait de caractère qui aura aussi marqué Matthieu Dossevi, collègue des années messines. "Il était tellement gentil qu'on n'osait pas l'engueuler. Pourtant, vu qu'on jouait le maintien, parfois ça fait du bien de se dire les quatre vérités de façon un peu abrupte. Mais avec Eiji, personne n'avait envie de l'allumer, même après une erreur de sa part. Et c'est aussi le seul joueur que j'ai croisé sincèrement solidaire du titulaire, à l'encourager et à être désolé pour lui dans la difficulté. Alors que nous, on ne va pas se mentir, quand on est sur le banc, on n'est jamais totalement heureux que le titulaire brille. *(Rires.)* Parfois, je me suis dit qu'il était presque trop gentil pour le football français. Alors qu'en fait, c'est lui qui a sans doute la bonne attitude et le rapport le plus sain. Eiji, c'était un seigneur." **D. A.**

L'évocation de son nom renvoie inévitablement à un boucan, tonitruant, dans un Vélodrome en fusion, soulagé par son ballon balancé au fond de la cage vide de Leipzig (5-2) dans les ultimes secondes irrespirables d'un quart de finale retour de Ligue Europa au printemps 2018, le jour de ses 28 ans. Ses coéquipiers étaient sûrs qu'il s'arrêterait, pour gagner du temps ou trouver une passe, prudente. Maxime Lopez, qui l'avait décalé, le confiera dans *L'Équipe* : "Je pensais quand même qu'il allait me la remettre, je suis surpris qu'il tire, ce n'est pas le genre d'Hiroki, un mec tellement altruiste !"

Sakai, lui, pensait que le stade incandescent le sifflerait s'il ne frappait pas. Il était en position de hors-jeu, tout le monde s'en est toujours foutu, il a marqué, et c'est uniquement ce qui a été retenu. Le latéral droit japonais de 34 ans, qui fait actuellement durer le plaisir de sa carrière avec les Néo-Zélandais d'Auckland City, s'est laissé tomber au sol, seul, puis a été très vite enseveli sous les corps de ses coéquipiers. Revenus au vestiaire, "ils l'ont tous attrapé, se souvient l'ancien entraîneur de l'OM, Rudi Garcia. Et ils lui ont mis des pichenettes, avec amour. On était tous heureux que ce soit lui qui ait mis ce but libérateur, heureux comme on l'est pour un fils."

Associé du restaurant japonais *Tabi* à Marseille

Parce que l'humilité et la générosité, c'est lui. Celles et ceux qui l'ont côtoyé au club phocéen et à côté le disent en deux coups de cuillère à pot. Ippei Uemura, grand chef cuisinier né à Kyoto et installé à Marseille, vient assaisonner la bouchée : "La première fois qu'il débarque dans mon restaurant, il s'installe seul, au comptoir, et me pose des questions pendant le repas. Je comprends qu'il vient d'arriver. Je lui demande : « Tu es ici pour le travail ? » Il me répond : « Oui, je fais du sport… » Et il a continué de manger. Il a fallu que je le questionne encore pour savoir qu'il était footballeur à l'OM. Ça lui a beaucoup plu que je ne connaisse pas le foot. Il est revenu le lendemain, et encore le jour d'après, puis tout le temps… On est devenu amis et c'est désormais mon associé du restaurant *Tabi*. Pendant le Covid, j'avais réuni une soixantaine de chefs de Marseille et on a préparé 20 000 repas, à peu près 500 par jour, pour les soignants des hôpitaux marseillais *(AP-HM)*. Quand on a connu des problèmes de financement, Hiroki est venu et a mis son argent pour nous aider à continuer…"

Même s'il a tiré pour marquer et connaître son moment d'éternité marseillaise, Lopez ne s'était pas trompé. Un altruiste. ● T. S.

Vincent Michel/L'Équipe

HIROKI SAKAI MARSEILLE (2016-2021)

"TU ES ICI POUR LE TRAVAIL ? OUI, JE FAIS DU SPORT…"

L'ELASTICO, ESTAMPE JAPONAISE

Longtemps attribué à Rivelino, puis pratiqué entre autres par Ronaldo ou Ronaldinho, ce dribble est en fait l'œuvre d'un fils de ressortissants japonais au Brésil : Sergio Echigo. Il nous raconte. Par Dave Appadoo. Photos Ken Miyajima, à Nikko (Japon)

Et soudain, Ronaldo fit se soulever le Parc des Princes. Et sans doute tous les téléspectateurs de la planète football, témoins, au cours de la finale de la Coupe de l'UEFA Inter-Lazio (3-0) en 1998, d'un geste entré illico dans la mythologie du *Fenomeno* brésilien : un enchaînement exter-inter réalisé à la vitesse de la lumière, le ballon collé à la chaussure, pour mettre sur les fesses son adversaire direct. Un moment de magie tellement sidérant que la légende fera du grand Alessandro Nesta la victime de ce tour de passe-passe alors qu'en réalité, ce n'était "que" face à l'obscur Guerino Gottardi. Comme s'il avait fallu renforcer le casting de cet instant de grâce pour le faire entrer davantage encore dans l'éternité.

Elastico pour certains, "flip-flap" ou virgule pour d'autres, ce dribble passé à la postérité sera ensuite la friandise préférée de Ronaldinho, même si les plus anciens s'empresseront de rappeler que l'immense Rivelino dans les années 1960 en était déjà le père. Sauf que... Renseignements pris, le champion du monde 1970 ne serait pas l'instigateur de cette technique devenue la sucrerie moderne des grands dribbleurs, mais l'œuvre d'un certain Sergio Echigo. Sergio qui ? Disons-le tout net, si ce nom n'évoque rien au plus grand nombre, c'est parce que ledit Sergio Echigo aura signé une carrière des plus anonymes au pays des quintuples champions du monde. Alors, comment diable ce joueur dont personne n'aurait jamais dû entendre causer a pu avoir le moindre rôle dans le patrimoine de ce sport ?

"J'avais deux idoles, Garrincha et Pelé. L'elastico, c'est un mix des deux"

Privé des Jeux de Tokyo avec le Brésil

L'histoire improbable débute au Japon vers la fin de la Seconde Guerre mondiale quand la famille Echigo plie bagage pour émigrer au Brésil, une terre d'accueil nipponne par excellence depuis la seconde partie du XIX^{e} siècle et l'abolition de l'esclavage. C'est donc à Sao Paulo en 1945 que Sergio, petit dernier d'une fratrie de quatre enfants, voit le jour. "Il y avait d'autres petits « Nissei » *(les Japonais-Brésiliens)* dans mon quartier, donc je n'étais pas une curiosité, confie Sergio Echigo qui vient de fêter ses 79 printemps. Et comme tout petit Brésilien, je jouais tout le temps au foot." Et plutôt très bien, au point que rapidement des clubs locaux s'intéressent à lui, dans l'indifférence familiale la plus absolue. "Pour mes parents, ce n'était pas un métier possible, ils voulaient que je sois médecin ou enseignant. *(Rire.)*"

Personne ne saute au plafond quand le Corinthians lui propose d'intégrer sa réserve en 1963. Mais sans garantie réelle sur son avenir, le jeune Sergio file à l'anglaise pour faire des essais au Santos FC. "Pendant quelques semaines, je me suis entraîné avec l'équipe B pendant que j'apercevais le Roi Pelé sur un autre terrain avec l'équipe première." Mais le Corinthians siffle la fin de la récré et rappelle le déserteur à ses obligations contractuelles. Les mêmes obligations qui empêcheront Echigo d'être sélectionné avec l'équipe brésilienne olympique pour participer aux Jeux 1964 à... Tokyo. "Une immense déception... Je n'étais encore jamais allé au Japon et j'avais l'occasion de m'y rendre avec la sélection brésilienne."

Adversaire dans le décor

Pour autant, celui qui évolue alors au poste de milieu offensif droit ne perd pas son temps. Au Corinthians, il fait la connais-

Créateur de l'un des dribbles les plus spectaculaires et renversants, Sergio Echigo n'en revendique pas la propriété. À 79 ans, ce Brésilien d'origine japonaise est fier de sa carrière de footballeur de bon niveau, qui lui a permis de côtoyer les plus grands, comme Pelé ou Rivelino. Reconverti dans le développement de son sport au Japon, il garde encore aujourd'hui une part du Brésil en lui.

"C'est là que Rivelino m'interpelle : « Oh, Japonais, d'où sors-tu ce dribble ? »"

sance d'un prodige, sensiblement du même âge que lui. Son nom : Rivelino. "On a tout de suite eu un super feeling, lui aussi est un descendant d'immigrés *(italiens)*. On faisait parfois les trajets ensemble, on discutait beaucoup." D'autant que, comme lui, Rivelino est un dribbleur dans l'âme, au talent évidemment supérieur à celui de tous ses partenaires. Jusqu'au jour où, à l'entraînement, Sergio Echigo sort un geste venu d'ailleurs. "J'avais deux idoles, Garrincha et Pelé, explique-t-il. Chez le premier, j'adorais sa célèbre feinte intérieure et dribble extérieur. Et chez le second, sa capacité à crocheter au dernier moment pour mettre l'adversaire dans le vent. Et, je ne sais pas pourquoi, j'ai essayé d'imaginer ce que donnerait un mix des deux dans un dribble. C'est là que j'ai tenté le mélange extérieur-intérieur dans le même dribble."

Les témoins diront que son pauvre adversaire à l'entraînement a fini dans le décor. "C'est là que Rivelino m'interpelle : « Oh, Japonais, d'où sors-tu ce dribble ? Comment as-tu fait ? » Et là, je le lui ai montré, ainsi qu'à quelques autres." Longtemps, faute de télévision et encore moins d'internet, ce geste, baptisé *elastico* par les joueurs eux-mêmes, restera confiné au Corinthians avant que Rivelino ne le popularise, notamment sous le maillot du Brésil.

Interprète de Pelé au Japon

Sergio Echigo, lui, ne parvient pas à s'imposer dans le club paulista et fait l'objet de différents prêts et diverses expériences dans les divisions inférieures brésiliennes. C'est alors qu'au début des années 1970, conscient que sa carrière touche à sa fin, le « Nissei » décide de tenter sa chance dans le pays de ses parents, ce Japon dont il ne sait quasiment rien, même pas la langue, conséquence de la Seconde Guerre mondiale, après laquelle le Brésil interdira toutes manifestations culturelles aux communautés allemandes, italiennes et donc japonaises. Echigo opère donc un retour aux sources en 1972 dans le club de Towa Real Estate SC (futur Shonan Bellmare, où se révélera un certain Hidetoshi Nakata en 1995). "C'était tellement dur au niveau de la langue, de la culture, du rythme de vie, se souvient Echigo. En plus, personne ne voyait d'un bon œil un Brésilien qui venait jouer en étant payé dans un pays qui voulait laisser le football comme un simple loisir amateur."

Mais Echigo finit par séduire les observateurs et la Fédération japonaise qui, à la fin de sa carrière, lui propose un contrat de plus de vingt ans, sponsorisé par Coca-Cola et Adidas, pour façonner le football nippon des petits jusqu'aux adultes, ce qui aboutira à la création de la J-League. Intronisé au *Hall of Fame* japonais l'an dernier pour l'ensemble de son œuvre et consultant pour différents médias sportifs nationaux, Sergio Echigo a gardé une part de Brésil en lui. "J'étais l'interprète de Pelé quand il venait au Japon pour ses opérations commerciales et je suis toujours en contact avec Rivelino." Aucun regret de ne pas avoir été davantage reconnu pour son *elastico* ? "Non non, un dribble vit sa vie, il voyage, personne n'en est le propriétaire. Si j'ai pu aider à le transmettre, alors j'en suis heureux."

● **D. A.**

FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

ALLEMAGNE-JAPON : 1-2
MONDIAL 2022, GROUPE E (1re JOURNÉE)

Hajime Moriyasu "LES ALLEMANDS NOUS MÉPRISAIENT"

Menée à la pause, la sélection asiatique, qui terminera première de son groupe, retourne une Mannschaft très sûre d'elle pour son entrée en lice au Qatar. Le sélectionneur nippon, 55 ans, raconte ce scénario improbable mais anticipé.

Par Shûichi Tamura, à Chiba, avec Thomas Simon. Photos Shida Ayaka

23 novembre 2022, stade Khalifa International, à Doha. Le onze japonais s'apprête à disputer le troisième match de son histoire contre l'Allemagne pour un bilan jusque-là d'une défaite et d'un nul.

Pierre Lahalle/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"NOTRE OBJECTIF: REMPORTER LA COUPE DU MONDE D'ICI À 2050"

"Je suis très content d'être dans le même groupe que l'Allemagne et l'Espagne, deux champions du monde et favoris du tournoi. On va savoir où on se situe dans la hiérarchie mondiale. Notre objectif à long terme est de remporter la Coupe du monde d'ici à 2050, et pour cela, il faut savoir ce qu'on a accompli et ce qu'il nous manque. Affronter l'Allemagne est le meilleur examen et un défi pour le futur. On a une possibilité très mince de gagner. Mais, même dans la défaite, on apprendra. Après le tirage, on ne change pas de cap : arriver en quarts. On n'a jamais atteint ce stade après avoir été battus trois fois en huitièmes *(2002, 2010 et 2018 ; ce sera encore le cas en 2022, face à la Croatie, 1-1 a.p., 1-3 aux t.a.b.).* Le top 8 est un paysage inconnu. Et sans battre des grands comme l'Allemagne ou l'Espagne, on ne peut pas y arriver. Notre avantage, c'est qu'on connaît bien l'Allemagne. Depuis 2020, la Fédération japonaise qui s'occupe des internationaux a son bureau européen à Düsseldorf. Plusieurs d'entre eux évoluent en Bundesliga et nous donnent des informations utiles pour combler le décalage existant entre l'image qu'on a de l'extérieur et la réalité. Mon plus grand souci, ce sont les blessés : Tomiyasu *(biceps fémoral),* Mitoma *(fièvre),* Morita *(mollet),* Asano et Itakura *(ligament).* On les a choisis car ils devaient se remettre pendant la préparation mais Morita n'est pas prêt et il y a de l'inquiétude pour Tomiyasu et Asano."

L'un des plans japonais préparé avant la rencontre mais trop peu appliqué en première période : récupération haute et projection rapide vers l'avant avec Kamada, Ito et Maeda.

LE PLAN DE JEU
"FAIRE ATTENTION À MÜLLER"

"Cette équipe allemande, l'une des meilleures, peut trouver la solution individuelle et a plusieurs réponses collectives et tactiques à proposer. Leur système est variable, basé sur le 4-2-3-1, mais en phase d'attaque, ils passent en 3-4-3, et en 4-4-2 en phase défensive. Leur fluidité se caractérise par des milieux qui se déplacent entre deux lignes adverses. C'est pour cela qu'on doit faire attention à Thomas Müller. Jamal Musiala est aussi un danger mais encore jeune. Müller, avec sa maturité et son expérience, est plus dangereux. On a analysé un match du Bayern face à Dortmund, ses déplacements sont imprévisibles et sèment la confusion dans le bloc défensif. Ils n'ont quasiment pas de point faible mais, lors de la transition attaque-défense, il peut y avoir de l'espace derrière les arrières dont on pourrait profiter. On s'est préparés à faire face à deux systèmes : le 4-2-3-1 et le 3-4-3. Ce dernier pose plus de souci. En septembre, avant la Coupe du monde, on avait fait deux matches amicaux contre les États-Unis *(2-0)* et •••

Musiala sème la confusion dans le système défensif japonais. Ses déplacements entre les lignes rendent le plan initial nippon caduc.

••• l'Équateur *(0-0)* et on avait eu du mal à s'adapter à la défense à trois. Contre l'Allemagne, on a préparé une solution. Pressing haut, nos deux attaquants, Maeda et Kamada, s'occupent des trois défenseurs et, pour bloquer les côtés, on va défendre à deux contre deux : à gauche, Kubo et Nagatomo pour Müller et Gnabry, à droite Ito et Sakai pour Musiala et Raum. Ito et Kubo, nos deux ailiers, ont la vitesse et défendent bien. En attaque, Ito possède une belle qualité de centre et Kubo peut faire la différence dans les 16 derniers mètres. Je choisis Maeda en pointe car il se déplace bien et travaille le pressing. Je préfère garder Asano et sa vitesse pour la seconde période où j'ai l'option, comme plan B, de passer à une défense centrale à trois, système plus défensif, quasiment en 5-4-1 mais offensivement utile avec des attaquants de couloir. Quatre jours avant, on a débuté les séances tactiques à huis clos."

LES DERNIERS MOTS
"LES SAOUDIENS NOUS DONNENT L'ESPOIR"

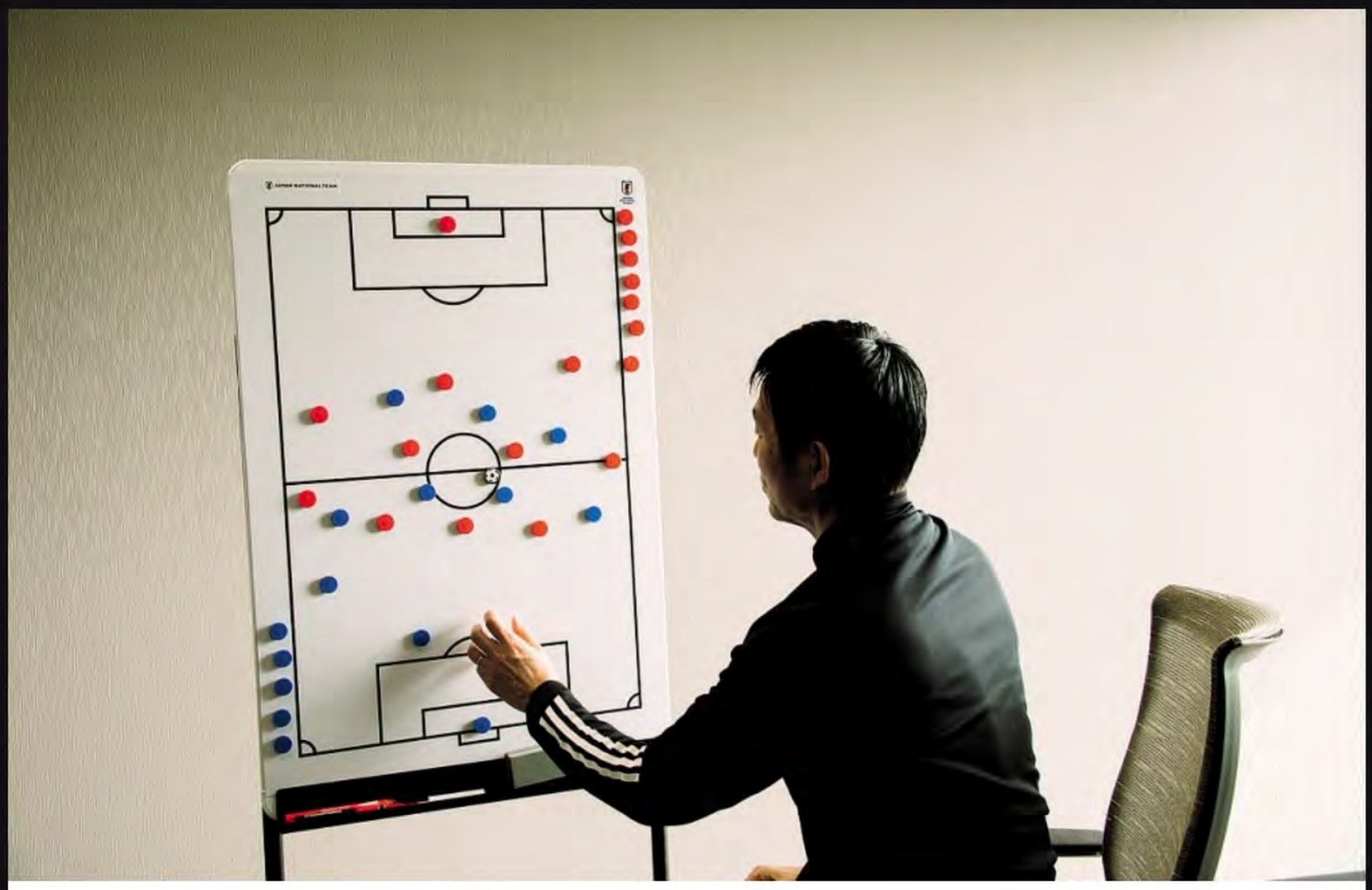
"La victoire de l'Arabie saoudite contre l'Argentine *(2-1)* la veille est encourageante. Après les défaites du Qatar contre l'Équateur *(0-2)* et de l'Iran contre l'Angleterre *(2-6),* les pays asiatiques ont perdu en confiance mais les Saoudiens nous donnent l'espoir que nous pouvons battre les grandes nations. De plus, le système habituel saoudien est une défense à quatre mais Hervé Renard l'a modifié pendant le match pour passer à trois et cela m'a fait penser positivement. Au briefing à l'hôtel, j'ai dit : « 0-1 à la mi-temps est une hypothèse. En seconde période, on peut profiter de notre vitesse, de notre vivacité et de notre technicité. Même si on est dominés, il faut être patient. Ce match n'est pas un 100 m mais un marathon qu'on va gagner au sprint. Sur nos épaules, il y a l'espoir des supporters et du peuple japonais mais ce n'est pas de la pression. Même si on est menés, il faudra continuer de jouer à notre façon. L'important est de savoir où on se situe dans la hiérarchie mondiale et progresser. Pour ça, on va montrer tout notre potentiel sur ce match. C'est notre challenge. » Au vestiaire, j'ai donné des messages simples : avoir confiance, l'agressivité, pas d'impatience même si le déroulement n'est pas idéal. J'ai vu les joueurs très calmes, sereins, et motivés. On sentait que les Allemands nous méprisaient naturellement de par leur histoire avec ce Mondial qu'ils ont remporté quatre fois. Tandis que nous, on voulait montrer notre esprit de rébellion. Yoshida, le capitaine, a dit : « Ils n'ont pas un millimètre de respect pour nous, on va venger cette arrogance ! » Moi-même j'étais excité mais j'ai gardé mon sang-froid."

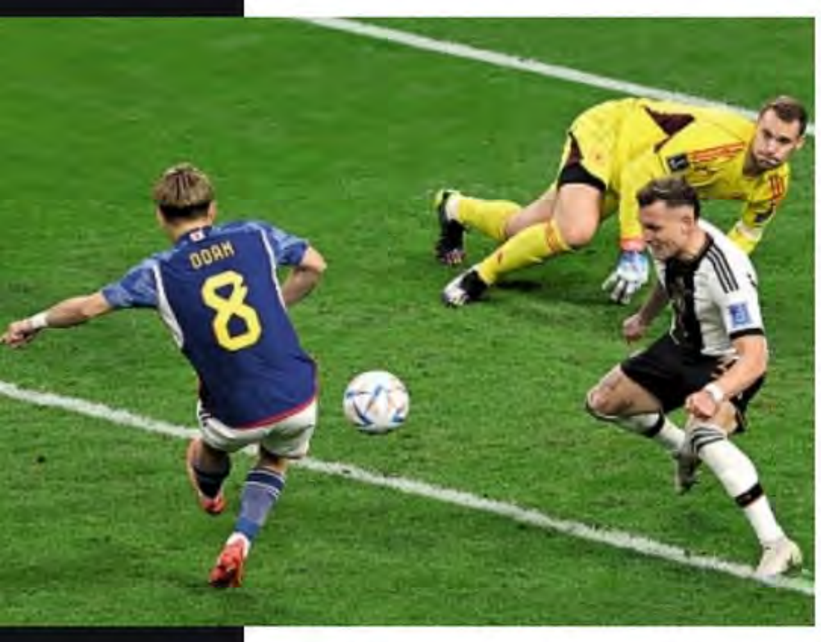
LA PREMIÈRE PÉRIODE
"APRÈS VINGT MINUTES, JE PENSE À MODIFIER LE SYSTÈME, JE N'OSE PAS"

"Même si l'intensité allemande est supérieure, on fait ce qu'on doit faire : pressing haut, récupération au milieu et contre-attaque rapide. Le but annulé de Maeda *(8e),* c'est le plan, on récupère avec Endo et Kamada, transition très vite dans l'espace et contre-attaque d'Ito. Mais le plan de jeu préparé, c'est sur le papier et notre deux contre deux en phase de défense ne fonctionne pas. En poin-

33e minute : Shuichi Gonda, le gardien de but japonais, commet une faute sur David Raum (à terre) sous les yeux de Thomas Müller. Penalty et ouverture du score d'Ilkay Gündogan.

Rapidement mené, le Japon de Hiroki Sakai et Ao Tanaka, à la lutte avec Ilkay Gündogan, fait le dos rond en première période.





Ritsu Doan n'est sur la pelouse que depuis quatre minutes lorsqu'il égalise (75e). L'exploit est en marche.

Pierre Lahalle/L'Équipe - Robert Michael/dpa/PictureAlliance /Icon Sport

te, Havertz descend souvent d'un cran. Mais c'est Musiala qui sème la confusion. À droite, Gnabry ne bouge que verticalement tandis que Müller se déplace librement mais un peu bas et ne monte pas souvent dans nos 16 mètres. Mais côté gauche allemand, Musiala pénètre entre nos deux lignes, entre Ito, Sakai et Endo. Ça trouble notre marquage et laisse Raum utiliser l'espace vide derrière Sakai. La faute de notre gardien sur Raum qui amène le penalty *(33e)* arrive de cet espace libre côté droit. Quant à Kubo à gauche, il devait s'occuper de Süle mais, en même temps, comme Tanaka et Yoshida se positionnent un peu loin, il doit aussi marquer Gnabry qui monte et descend, et il n'a plus le temps d'attaquer. Il est difficile de presser haut, on doit reculer avec un bloc bas. La récupération du ballon en position basse fait que la transition rapide espérée est quasiment impossible. Après vingt minutes, je pense à modifier le système car il faut rectifier le marquage de Musiala. Mais je n'ose pas. Dans la confusion, il semble difficile de transmettre mon message à tout le monde. Je préfère attendre la mi-temps et je demande de défendre en restant patients."

Le second but japonais est un concept travaillé. Le coup franc joué long d'Itakura pour Asano dans le dos de la défense allemande fait mouche.

LA MI-TEMPS
"NOUS PASSONS À TROIS DERRIÈRE, AVEC MARQUAGE INDIVIDUEL"

"Arriver à 0-1 à la mi-temps était un scénario imaginé. En revanche, si le but d'Havertz dans le temps additionnel avait été validé, ç'aurait été très difficile de réagir. Les Allemands ne pensaient pas que nous serions si dynamiques et agressifs en seconde période. Je suis convaincu qu'ils tarderont à prendre des mesures. Les •••

Au tableau !

Jean-Baptiste Autissier/Panoramic - Pierre Lahalle/L'Équipe

Hajime Moriyasu se plaît à revivre ce match que le sélectionneur nippon qualifie de "vrai et grand exploit".

••• joueurs me demandent comment stabiliser la défense. Nous allons passer à trois, notre plan B, avec un marquage individuel. Je remplace Kubo par Tomiyasu. Du coup, Itakura s'occupe de Musiala, Yoshida d'Havertz, Tomiyasu de Müller, Nagatomo de Gnabry et Sakai de Raum. Et si Müller redescend, Tomiyasu le suit pour que Nagatomo reste sur Gnabry. Maeda continue en pointe, Ito à droite et Kamada bouge à gauche en attaque. L'objectif : limiter le déplacement libre de Musiala, supprimer l'espace créé, récupérer le ballon plus haut. Les joueurs évoluent en Europe, surtout en Allemagne, et sont habitués à ces duels. Si on les perd, ce plan n'est pas réalisable mais comme Endo était le meilleur dans ce domaine en Bundesliga, les autres ont aussi confiance en un-contre-un."

LA SECONDE PÉRIODE

"LES JOUEURS N'ONT PAS PANIQUÉ"

"Même si le match est plus équilibré, l'Allemagne a plusieurs occasions : tir de Musiala *(52e)*, poteau de Gündogan *(60e)* et, surtout, la quadruple parade de Gonda *(71e)*. Mais nous aussi, Kamada par deux fois *(51e et 54e)* et Asano avec sa vitesse *(68e)*. Quand le tir de Gündogan a heurté le poteau, j'ai eu le sentiment qu'on ne concéderait plus de but. J'ai senti que la chance était avec nous, pas avec eux. Les joueurs gardent leur sang-froid. Physiquement, c'est dur mais, mentalement et tactiquement, c'est plus clair. Offensivement, nos combinaisons sont plus fluides. Avant d'attaquer, on gagne les duels et on récupère mieux le ballon. On égalise puis vient ce second but *(83e)*, sur le coup franc d'Itakura. Asano a pris l'espace derrière Rüdiger, qui n'a pas vu son déplacement, Schlot-

Takuma Asano trompe Manuel Neuer sous les yeux de Nico Schlotterbeck et donne l'avantage au Japon. La réorganisation tactique opérée à la mi-temps s'est révélée payante.

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

terbeck l'a suivi. Le ballon vient de derrière et l'amorti est très beau, le meilleur de sa carrière. *(Sourire.)* Mon sentiment ? Exalté mais plutôt inquiet pour une intervention du VAR avec un possible hors jeu. Je donne peu de consignes pour la fin. On avait bien préparé le repli en 5-4-1 et les joueurs n'ont pas paniqué."

L'IMAGE QUI RESTE
"JE NE PEUX PAS EXPRIMER UNE EXPLOSION D'ÉMOTIONS"

"Au moment du second but, je pense à comment finir le match. Tout le monde explose de joie. Mais le prochain match *(contre le Costa Rica, 0-1)* commence déjà. Je ne peux pas exprimer une explosion d'émotions. Ce succès est historique, c'est le premier du Japon contre un champion du monde en phase finale *(ils battront aussi l'Espagne, 2-1)*. Et on parle d'un premier match, pas du troisième avec du turnover. C'est un vrai et grand exploit." ⬢ S. T.

LES STATS

ALLEMAGNE		JAPON
74 %	POSSESSION	26 %
26	TIRS	12
9	TIRS CADRÉS	4
6	CORNERS	6
4	HORS-JEU	4
6	FAUTES COMMISES	14
743	PASSES RÉUSSIES	207
47 %	DUELS GAGNÉS	53 %
3,27	EXPECTED GOALS	1,42

LES BUTS

1-0 Gündogan (33e s.p.)
1-1 Doan (75e)
1-2 Asano (83e, passe d'Itakura)

La délivrance : le Japon vient de battre l'Allemagne pour la première fois.

LE QUIZ D'HAJIME : 5/8

"Dans quel stade s'est disputé ce match ?
Le stade Khalifa International, à Doha. **(Vrai.)** 1/1

La nationalité de l'arbitre Ivan Barton ?
Équatorien ? Du Salvador ? Colombien ? *(Allez, accepté.* **Vrai.** *Salvadorien.)* 2/2

Combien de jaunes ont reçu vos joueurs ?
Aucun, je crois… Non, Itakura en a eu un. **(Faux.** *Aucun carton n'a été distribué lors de ce match.)* Ah oui, Itakura l'a eu contre le Costa Rica. 2/3

Combien de vos joueurs évoluaient en Allemagne au moment de disputer ce Mondial ?
Dix ou huit… C'est huit. **(Vrai.** *Itakura [Mönchengladbach]*, Endo et H. Ito [Stuttgart], Yoshida [Schalke], Doan [Fribourg], Kamada [Francfort], Tanaka [Düsseldorf, D2], Asano [Bochum]). 3/4

Combien de tirs a arrêtés le gardien Gonda ?
En tout ? 10. **(Faux.** *8)* 3/5

Avant cette rencontre, combien de fois le Japon s'était imposé après avoir encaissé un but lors d'un match de Coupe du monde ?
Peut-être aucune fois. **(Vrai.** *C'était la première.)* 4/6

Quel était le pourcentage de possession des Allemands au terme de la première période ?
Je l'ai vu juste avant cette interview : 72 % pour l'Allemagne. **(Vrai.** *74 % sur le match.)* 5/7

Avant de battre l'Allemagne, combien de victoires comptiez-vous en tant que sélectionneur du Japon depuis 57 matches ?
Question difficile. C'est beaucoup. Si on se base sur environ 60 % de victoires, 37. *(Presque mais* **faux.** *39. Il fait alors référence au « Au Tableau avec Didier Deschamps, France-Argentine 2018 », de juin 2021. Avec cinq réponses correctes, il fait mieux, 3/7).)* C'est un honneur mais M. Deschamps est l'un des meilleurs, il est arrivé au top du monde. 5/8" ⬢ S. T.

Rétro

7 septembre 1979, Diego Maradona prend sa revanche en brandissant la coupe du monde juniors dans le ciel de Tokyo. Un an plus tôt, le prodige avait été écarté au dernier moment du groupe argentin qui allait remporter le Mundial.

Nikkan Sports/Aflo

MARADONA UN SOLEIL SE LÈVE À L'EST

En 1979, le Japon accueille sa première compétition FIFA, avec la Coupe du monde juniors. Et se prend d'affection pour l'Argentine du jeune Diego, qui va inspirer une génération. Par Florent Torchut, à Buenos Aires (Argentine)

C'est l'histoire d'une idylle estivale improbable, entre un groupe de gamins talentueux dirigé par un stratège et un pays qui s'ouvre à peine aux plaisirs du ballon rond. C'est aussi l'histoire d'une revanche, celle d'un Diego Maradona de 19 ans qui a raté d'un cheveu le premier sacre mondial de l'Albiceleste sur ses terres, un an auparavant, évincé par César Luis Menotti à l'orée du tournoi. Deux ans après le succès de la première édition de la Coupe du monde juniors (U20 aujourd'hui) en Tunisie, la FIFA a décidé de confier l'organisation de la deuxième au Japon, affilié depuis 1929 mais qui peine à exister sur la scène internationale.

Pour l'Argentine, qui débute dans la compétition, l'odyssée au pays du Soleil-Levant démarre... à l'ouest, aux États-Unis, où l'équipe fait escale pour se mesurer au Mexique, à Los Angeles. Il s'agit de "se jauger", selon Juan Simon, l'un des piliers de la jeune sélection. Trois mois à peine après avoir décroché la première étoile de l'Argentine avec les A en 1978, César Luis Menotti, décédé en mai dernier, a pris en main les juniors, comme on les appelle alors. "Il a mis en péril sa réputation, alors qu'il aurait pu se reposer sur ses lauriers", note Osvaldo Rinaldi, entre deux gorgées de café, sur une terrasse du quartier huppé de Puerto Madero à Buenos Aires.

La délégation sud-américaine débarque à l'hôtel *Grand Prince* Takanawa de Tokyo trois jours avant le coup d'envoi de ce Mondial juniors, avec des étoiles plein les yeux. "On avait l'impression que la ville allait nous tomber dessus", reprend l'ancien milieu défensif, subjugué par les gratte-ciel nippons. "Nous étions deux par chambre et l'espace entre les lits était si mince que si l'un d'entre nous se mettait debout, l'autre devait rester allongé", sourit le fringant Gabriel Calderon, qui porte alors les couleurs du Racing Club.

La tournée shopping à Akihabara

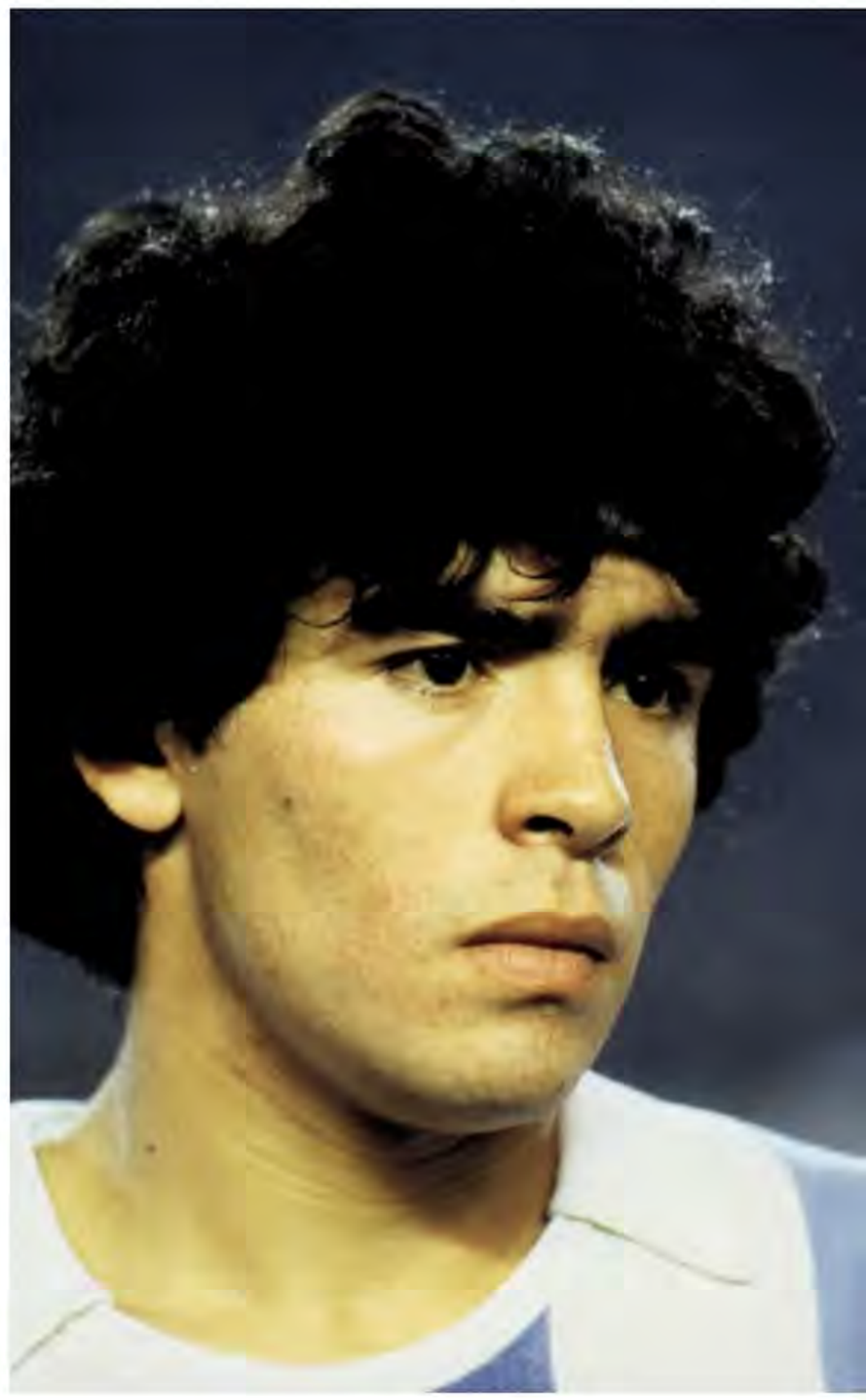
Accros à l'asado (barbecue), les gaillards s'inquiètent, notamment lorsqu'on leur sert du poisson cru. "Le jour de notre arrivée, on nous a servi un petit bout de poulet avec un bol de riz, se remémore Juan Simon. On s'est tous regardés en se disant : "Mais on va mourir de faim !" Le docteur Leali est allé voir le cuisinier et nous a arrangé ça. On s'entraînait deux heures par jour, on avait besoin de force."

Exception faite de Maradona, la clique n'a jamais quitté son cocon argentin et profite de ce séjour pour faire le plein d'audiovisuel dernier cri et autres gadgets électroniques dans le quartier d'Akihabara. "C'était comme si on venait de débarquer sur Mars !" s'extasie encore aujourd'hui Osvaldo Rinaldi, qui voit alors pour la première fois de sa vie des mixeurs électriques ou des baladeurs cassettes. "Ceux qui en avaient les moyens se sont payé un téléviseur couleur Grundig, ce qui n'existait pas alors en Argentine. Diego s'est acheté un magnétoscope VHS. Moi, je ne gagnais pas autant que lui, alors j'ai acheté un kimono à mes parents et à mon frère", sourit le sexagénaire.

"Menotti était un avant-gardiste, qui s'était inspiré du football total des Pays-Bas" Gabriel Calderon, joueur argentin

La faim de Menotti

Mais la bande de pibes (gamins) n'est pas là pour faire du tourisme. Menotti a encore faim de gloire et la transmet à ses ouailles. Trois mois durant, ces derniers ont été mis à disposition par leur club respectif afin de s'entraîner ensemble du lundi au vendredi sous les ordres d'*El Flaco* (le Maigre, le surnom de Menotti). "Il voulait que l'on soit au niveau international physiquement, tactiquement et techniquement, rap- •••



••• porte Gabriel Calderon, associé en attaque à Ramon Diaz. C'était un avant-gardiste, qui avait passé du temps aux Pays-Bas et s'était inspiré de son football total. À l'entraînement, il nous faisait remonter le ballon sans opposition de notre but au but adverse, en une ou deux touches. On devait occuper au maximum le terrain et finir par un centre et un tir, en allant de plus en plus vite à chaque fois."

Dans un premier temps, la jeune troupe ne voit pas bien l'intérêt de l'exercice et s'ennuie. Mais l'automatisation de ces mouvements leur permet de dérouler les jours de match. "Notre vitesse et notre dynamisme, associés à nos qualités individuelles nous ont permis de marquer vingt et un buts", souligne l'ancien joueur du PSG et du Stade Malherbe de Caen.

La sélection albiceleste dispute ses trois premières rencontres dans la moiteur estivale, au Parc Omiya, à Saitama, construit à l'occasion des JO 1964, à une trentaine de kilomètres de la capitale japonaise. Les locaux tombent aussitôt sous le charme. "Pendant l'échauffement, on entendait des « Ohhh » et des « Wouah » descendre des tribunes, alors qu'on jonglait simplement. Diego, lui, faisait des chandelles avec les lacets défaits et domptait le ballon comme sur cette célèbre vidéo du Napoli qui circule aujourd'hui sur internet *(avant la finale de la Coupe de l'UEFA 1989)* et les Japonais étaient émerveillés. Alors, vous imaginez pendant le match..." glisse Osvaldo Rinaldi.

Son coéquipier Gabriel Calderon se souvient avoir vu une nuée de drapeaux ciel et blanc s'agiter dans les tribunes dès le premier coup d'envoi. "On aurait dit des supporters argentins, alors qu'on n'avait encore rien fait, s'étonne encore Sergio Garcia, titulaire dans le but. Le soutien et l'affection dont ils ont fait preuve à notre égard ont été très importants, alors que nous étions loin de chez nous, sans nos familles." Avec ces encouragements et portée par un Maradona stratosphérique, l'Argentine remporte ses trois matches du premier tour face à l'Indonésie (5-0), la Yougoslavie (1-0) et la Pologne (4-1) en quatre jours, du 26 au 30 août. "On jouait, on mangeait et on se reposait", énumère Juan Simon, passé ensuite par Monaco et Strasbourg.

La noyade évitée à la piscine

Rien ne semble pouvoir troubler la quiétude ambiante, même si *El Pelusa* (un des surnoms de Maradona, lié à sa pilosité quand il était bébé) manque de noyer son camarade Juan Barbas après l'avoir poussé dans la piscine de l'hôtel. "Je ne savais pas nager, pas même barboter comme les chiens", ironise l'intéressé. Le capitaine, qui évoluait alors à Argentinos Juniors, n'est pourtant pas là pour rigoler. "Diego avait été écarté de la Coupe du monde 1978 au dernier moment, mais il venait de participer à la tournée des A en Europe et avait notamment subjugué Dino Zoff *(le gardien de l'Italie).* Il était très attendu", contextualise Juan Simon.

Un an après avoir raté le train de la Coupe du monde, *el Pibe de Oro* n'affiche aucun ressentiment envers Menotti. "Bien au contraire, il était surmotivé", assure Osvaldo Rinaldi. En Argentine, malgré le décalage horaire, employés de bureau, ouvriers et écoliers suivent les aventures de la Seleccion à la radio avec passion. La télé bat des records d'audience lors de la

"Diego faisait des chandelles, les Japonais étaient émerveillés" Osvaldo Rinaldi, joueur argentin

Shinichi Yamada/Aflo

Sous le jeune homme de 19 ans perce le génie d'un maestro à la technique incomparable, buteur et leader. Tout au long du tournoi, Diego Maradona guide l'Argentine, en poules contre la Pologne (4-1, ci-contre, à droite), en quarts contre l'Algérie (5-1, à gauche) ou en finale contre l'URSS (3-1, ci-contre, à gauche et ci-dessus avec Sergio Garcia et Hugo Alves). Une répétition du Mundial 86 victorieux.

phase à élimination directe. "C'est à ce moment-là que Diego est devenu une star, qu'il a commencé à perdre le contrôle de sa vie privée", estime Sergio Garcia.

Victorieuse de l'Algérie en quarts de (5-0) et de l'Uruguay en demies (2-0), l'Argentine écrase tout. Avant la finale contre l'URSS, Menotti pressent toutefois que ses poulains sont crispés. Il leur distille un message qui reste gravé dans leur mémoire. "Il nous a dit : « Messieurs, pour moi, vous êtes déjà champions. Je me fiche du résultat, vous avez déjà montré que vous étiez les meilleurs. Alors, pas de coup de folie ce soir, hein ? Allez-y, jouez et divertissez le public. »" La première période est fermée, en dépit du soutien des Japonais. Au retour du vestiaire, l'URSS ouvre le score, l'équipe est menée pour la première fois. "Il y a eu un grand silence dans le stade : tout le monde était derrière nous", décrit Sergio Garcia. L'électrochoc est immédiat : ses camarades inscrivent trois buts en huit minutes.

La nostalgie de Diego

"La meilleure équipe dans laquelle j'ai joué, c'est celle qui a remporté la Coupe du monde juniors au Japon, c'était extraordinaire, je ne me suis jamais autant amusé",

"À ce moment-là, Diego est devenu une star, il a commencé à perdre le contrôle de sa vie privée" Sergio Garcia, gardien argentin

martèlera Diego Maradona en 1995, au moment de raccrocher les crampons. Gabriel Calderon acquiesce. "C'est l'équipe la plus proche de la perfection que j'aie connue dans ma carrière. Collectivement, c'était parfaitement huilé." Auteur de l'ouvrage *Le football du Soleil-Levant,* autour de cette merveilleuse épopée, Guillermo Blanco considère que ses compatriotes ont suscité des vocations. "Cette équipe a semé la graine qui a définitivement fait éclore le foot au Japon. Il y avait un contrat amoureux entre le ballon et ces joueurs, qui a séduit les observateurs."

Si la plupart des héros ont connu de modestes carrières, à l'instar de Sergio Garcia et Osvaldo Rinaldi, ils maintiennent le contact via un groupe WhatsApp, où seul manque Ramon Diaz, et fêtent chaque anniversaire de leur sacre autour d'un déjeuner.

Né en 1960 à l'instar de cette génération dorée, Yoichi Takahashi, le créateur du manga *Captain Tsubasa (voir page 64),* a été marqué par cette campagne victorieuse de l'Argentine, un an après la Coupe du monde 1978 qui l'a éveillé au foot. "Je n'ai pas pu assister à des matches au stade, mais j'ai suivi tout le tournoi à la télévision, révélait le dessinateur dans le magazine *Libero* il y a une dizaine d'années. Je connaissais déjà Maradona, j'avais une idée du joueur incroyable qu'il était, mais sa performance lors de ce Mondial m'a marqué. Il avait une aura considérable. Sa carrière a eu un grand impact sur mon œuvre. Jusqu'à ce que je crée Juan Diaz, Olivier Atton était lui-même Maradona. Bien qu'Olivier ait toujours été bien plus sérieux que Maradona. *(Rires.)*" Le légendaire mangaka, très influencé également par le Brésil et certains compatriotes japonais comme « Kazu » Miura *(voir page 24)*, a évoqué son idole pour la dernière fois fin novembre 2020, après sa disparition. "Il était très spécial pour moi, nous avions le même âge, sa mort m'a donc d'autant plus marqué. Il y a beaucoup de superstars dans le foot, mais aucune capable de m'inspirer comme lui l'a fait." ● F. To.

Shinichi Yamada/Aflo

TOKYO, LA FERVEUR ZEN

Longtemps indifférente aux joies du football, la capitale du Japon a fini par s'enticher du ballon rond, même si les clubs locaux ne brillent pas forcément. Une passion sage mais réelle dans le prolongement de celle pour l'équipe nationale.

Par
Mathieu Rocher, à Tokyo (Japon)

Photos
Shida Ayaka/L'Équipe

ATLAS

Tokyo, Japon.
Population
14 millions d'habitants.
Température moyenne l'hiver 7 °C.
Température moyenne l'été 25 °C.
Ensoleillement
6 h 40 par jour.
Précipitations
116 jours par an.

Si on creuse un trou à Buenos Aires et qu'on traverse le globe tout droit, on sort la tête à Tokyo. C'est peut-être la raison pour laquelle, dans une tribune du stade Ajinomoto, à l'ouest de la capitale, on entend des "Vamos Vamos Tokyo". Ken, supporter du FC Tokyo, le meilleur club de la ville, affirme : "On essaye d'avoir un style un peu argentin." Il pourrait ajouter un côté aussi un peu britannique avec le classique *You'll Never Walk Alone*, et, bien sûr, japonais, avec des thèmes empruntés à des dessins animés.
Un mélange propre au foot nippon qui mêle les identités.

Arriver à saisir comment le football tente d'exister dans une ville aux dimensions XXL comme la capitale du Japon est un vrai challenge. Petit arrêt à l'est de Tokyo pour rencontrer l'effectif du Nankatsu SC, un club du quartier de Katsushika dont le président est le créateur du célèbre manga *Captain Tsubasa (voir page 64).* Nous sommes au mois d'août ; la saison, commencée en février, est encore loin d'être terminée. Ce matin-là, l'équipe première travaille les coups de pied arrêtés sur le terrain partagé de Mizumoto.
Une séance allégée en raison du match à venir le lendemain, mais aussi d'une chaleur suffocante qui donne l'impression de remplir ses poumons avec de la vapeur d'eau : près de 37 °C et 90 % d'humidité. L'équipe de D5 présente une escouade composite, faite de jeunes pousses qui ont

peu connu les grandes heures de Tsubasa et de vieux briscards, dont trois anciens internationaux japonais.

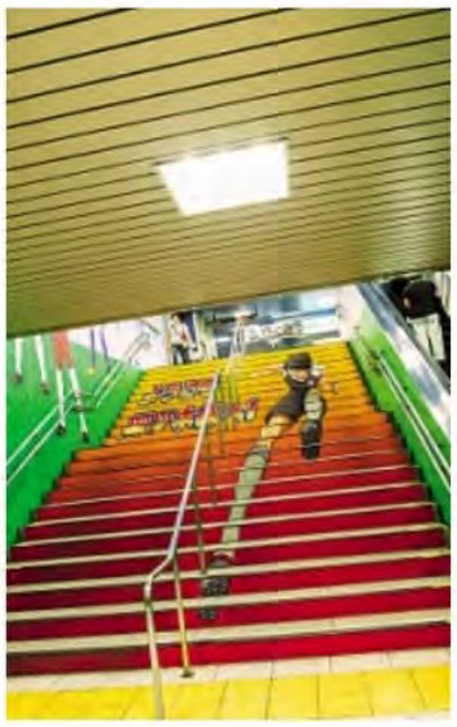
Inamoto, amour discret et baseball

À ses cheveux décolorés, on le repère au premier coup d'œil : Jun'ichi Inamoto, 44 ans, passé par Arsenal, West Bromwich et même Rennes (pour 5 matches en 2009, *voir page 36)*. Arrivé en 2022, le milieu aux 82 sélections revient sur les raisons de sa signature : "Quand j'étais enfant, j'étais fan de *Captain Tsubasa* et ça a été un honneur immense de rencontrer le président Takahashi. Et puis, il y avait un grand défi sportif : emmener le club au niveau professionnel." Une ascension qui, selon le quadra affûté, serait capable de créer un frémissement dans un secteur qui vibre encore peu pour son club : "L'arrondissement de Katsushika n'a pas encore la passion du foot. Mais j'ai l'impression que la racine commence à prendre." Autre joueur d'expérience, Yasuyuki Konno, 93 capes internationales entre 2005 et 2017, a rejoint l'équipe en même temps qu'Inamoto. "Je suis d'accord avec lui. On n'est pas encore assez bon pour se faire aimer. C'est la victoire qui facilitera notre popularité." Et pour y parvenir, il y met du sien : "À 41 ans, le foot m'excite toujours autant. Au Japon, on a une expression qui dit : « Je montre mon dos. » Cela veut dire : « Je ne parle pas, je montre l'exemple aux autres. »" •••

PRATIQUE

Décalage horaire + 7 heures l'été, + 8 heures en hiver.
Distance Paris-Tokyo 9 700 km. **Vol Paris-Tokyo** 12 h 30 à l'aller, 14 h 40 au retour.
Prix du billet 1 200 euros.
Nuit d'hôtel Dès 100 euros.
Trajet aéroport - centre-ville Depuis Haneda 10 euros par monorail ; depuis Narita 15 euros par train rapide.
Ticket de transport en commun 1 euro le trajet de base (variable selon les zones).

Ville de foot



Sur les terrains d'entraînement aux abords de la Tour de Tokyo, dans les escaliers du métro ou dans les stades, comme lors d'une rencontre de J-League du FC Tokyo face au Vissel Kobe, la passion pour le ballon rond est quand même visible dans cette mégalopole protéiforme, où le baseball est roi. Elle se lit aussi dans le sourire de Kaho, arrière latérale des Wings à la casquette blanche : "On a notre propre façon d'aimer ce sport."

••• Le vieux sage associe le geste à la parole en terminant la séance par une bonne dizaine de tours de terrain sous le cagnard, bientôt rejoint par les plus motivés.

La question est piégeuse, mais Kunimitsu Sekiguchi, le capitaine du Nankatsu SC, tente d'y répondre, installé sur une table de massage : "Est-ce que le foot a trouvé sa place à Tokyo ? C'est difficile. Moi, je suis né ici et j'ai joué dans d'autres clubs au Japon. Je peux dire que les Japonais aiment le foot, mais à Tokyo, il y a tellement d'offres de sport que c'est difficile de se distinguer. Et si vous ouvrez un journal, on parlera toujours du baseball en premier." Même considérés comme une équipe de losers dans ce sport, les Yomiuri Giants, sans titre depuis 1949, restent indétrônables dans les cœurs.

Rien de rédhibitoire pour Kaho, casquette blanche calée sur la tête. À 23 ans, l'arrière latérale de l'équipe féminine des Wings, qui s'entraîne sur l'autre moitié du stade, a vécu en Espagne quand elle était enfant. Elle se livre à une comparaison : "L'engouement pour le foot est très différent de l'Europe. On a notre propre façon d'aimer ce sport. Sans doute plus discrète." Enthousiasme caché ? Peut-être, mais pas partout. Ainsi, la station de train Yotsugi, la plus proche du siège du Nankatsu SC, est décorée aux couleurs de *Captain Tsubasa*. Les héros vous accueillent en version géante le long de l'escalator. Aucun ne se dénonce en revanche pour assumer le ballon qui, joli trompe-l'œil, a fracassé la devanture de la supérette en face. Pour compléter l'immersion, c'est le comédien qui doublait le dessin animé qui donne les annonces sur le quai. En version originale, "départ dans deux minutes pour Nihombashi" ressemble à des consignes de coach.

Une tournée du PSG décevante

Le métro aérien file pour rejoindre le cœur de la ville, égayé par un groupe de jeunes joueurs. Venus du quartier voisin d'Adachi, ils ont entre 10 et 12 ans et sont les fiers représentants du Ukita Soccer Club. Le groupe forme un patchwork rigolo de maillots venus de la lointaine Europe. Shunsuke fait les présentations : "Moi, je porte celui du Real Madrid parce que c'est mon équipe préférée et que je trouve le maillot très beau. Mais les autres ont le maillot de Manchester City, de Tottenham, de la France..." Une bande qui a fait sienne le concept « on n'a pas le même maillot, mais on a la même passion ». Il faut donc les titiller un peu pour savoir quels sont leurs clubs locaux favoris. Les réponses oscillent entre Kawasaki Frontale (là où évolue Bafétimbi Gomis, voir *FF* de mai) et Urawa Red Diamonds (à Saitama), deux clubs de préfectures voisines. En revanche, pour leur joueur préféré, c'est unanime : "Mitoma !!!" Et ce n'est pas son expatriation à Brighton en Angleterre qui freine le soutien à l'élégant ailier de la sélection.

STADES

1. Kokuritsu (ou Nouveau Stade National), surnommé également Stade Olympique Shinjuku.
Club résident FC Tokyo pour les affiches.
Inauguration 2019.
Capacité 68 000 places (jusqu'à 80 000).

2. Stade Ajinomoto (anciennement Stade de Tokyo), Chofu.
Clubs résidents FC Tokyo et Tokyo Verdy.
Inauguration 2001.
Capacité 50 000 places.

3. Machida GION Stadium, surnommé également Stade Nozuta.
Club résident FC Machida Zelvia.
Inauguration 1990 (extension en 2021).
Capacité 15 489 places.

Ville démesurément vaste et dense – le grand Tokyo est souvent considéré comme la plus grande aire urbaine du monde avec 40 millions d'habitants –, la mégapole s'explore avec la certitude de dénicher des curiosités. Démonstration dans l'arrondissement de Minato, dans l'hypercentre. C'est là que se dresse la Tour de Tokyo, aussi rouge que nos avant-bras rôtis par le soleil d'été. À son pied, une kyrielle de buildings et... un terrain de foot, que la pression immobilière n'a pas encore anéanti. Une rareté car les playgrounds sont souvent intégrés dans les constructions, coincés entre un café et un hôtel ou fichés sur les toits. Minato, c'est l'un des quartiers les plus riches de la ville. Les enfants des familles aisées du coin viennent fouler le rectangle synthétique pour leur séance hebdomadaire. Ici encore, le supporter est éclectique. D'ailleurs, c'est un maillot du PSG qui saute aux yeux. Une clé pour briser la glace et commencer la conversation :

"– Tu es Français ? demande Haruto. On a été voir le PSG lors de sa dernière tournée d'été.

– Ah oui, c'était comment ?

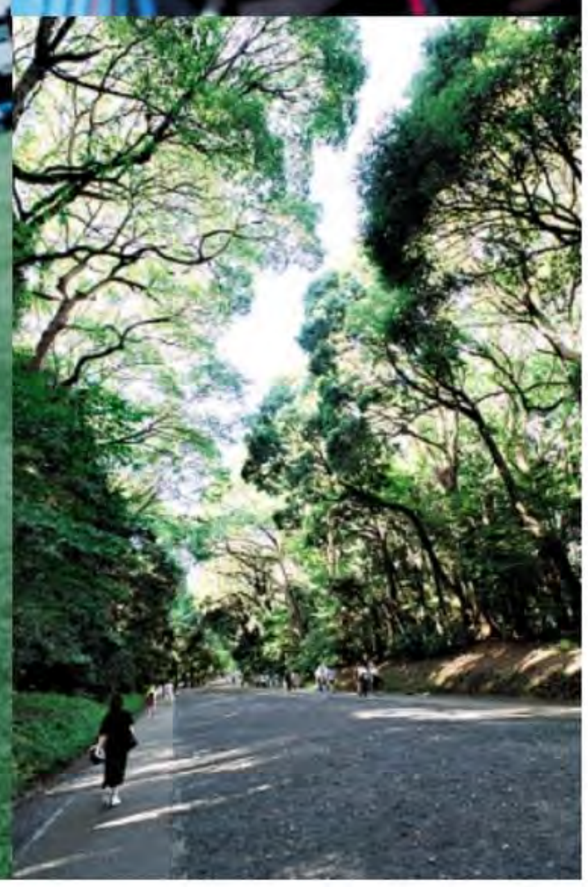
– C'était super décevant."

Achetées pour l'équivalent de 300 euros, les places promettaient de profiter de la "MNM" en action, mais aucun joueur du trio n'avait joué (Kylian Mbappé puni, Neymar amoindri, avant d'être placé sur la liste des transferts et Messi parti). "Ce qui est très désagréable, c'est que Neymar a joué ensuite en Corée du Sud", renchérit Kochiro, le président du Minato FC, avec la sensation de ne pas avoir été très bien considéré par le champion de France, surtout quand on connaît les rivalités entre les deux pays voisins.

FC Tokyo, Nakata et bonne réputation

Au bord du terrain, les mamans n'alimentent pas la petite polémique pendant que les papas font office d'entraîneurs. Misono, la fraîche cinquantaine, se confie : "Mon club préféré, c'est le FC Barcelone et, par ici, j'aime le FC Tokyo. Même si ce n'est pas toujours facile." La raison : le club, professionnel depuis 1999, est un fidèle pensionnaire de la J-League, mais n'a jamais fait mieux que vice-champion en 2019. Son aura pâtit de la concurrence avec les banlieusards du Kawasaki Frontale (quatre fois champions depuis 2017 et dont le stade est situé à trente minutes au sud de Minato). Misono n'en prend pas ombrage et défend même une approche à la japonaise : "On aime aller voir l'équipe de notre ville, mais, de toute façon, la hausse de popularité du foot est le plus souvent liée aux performances de l'équipe nationale. Je me souviens qu'il y avait eu un vrai effet Hidetoshi Nakata en 1998 *(milieu international et premier Asiatique nommé au Ballon d'Or cette année-là, passé par l'AS Rome, Parme et Florence, notamment).* Tout le monde voulait commencer le football et se teignait les cheveux comme lui." •••

Ville de foot



ON MANGE QUOI ? *Mon voisin otoro*

1. Ramen
Popularisé notamment par le manga *Naruto,* le ramen *(photo)* est une soupe de nouilles, avec de la ciboule et du porc dans un bouillon au soja où flottent un demi-œuf et une tranche de pâte de poisson avec une spirale rose, le *naruto-maki*. Possibilité d'opter pour les *sobas*, à la farine de sarrasin, ou les *udons*, pâtes préparées avec du blé tendre.

2. Poissons
Tokyo abrite l'immense marché aux poissons de Toyosu, moins populaire que l'ancien Tsukiji, mais d'une parfaite fraîcheur. Sur place, sushis et sashimis vous feront de l'œil. Attention aux variations de prix. Si vous lisez *otoro*, il s'agit de la partie la plus noble du thon et la plus chère.

3. Fritures
Les chefs japonais panent tout, de la racine de lotus au tofu, pour obtenir des beignets appelés *tempura.* Une autre technique de friture appelée *karaage* est très populaire à Tokyo, utilisée notamment pour le poulet qu'on trouve à foison aux abords des stades. Pas moins gras.

4. Kare
L'un des mets les plus populaires. C'est le curry japonais, plus doux que celui d'Inde. Une sauce qui nappe souvent bœuf, carottes et pommes de terre. À dévorer dans un *izakaya*, petite tablée où l'on se tient au coude-à-coude.

5. Biru
Le sake, l'alcool de riz, ou le *shochu*, son pendant plus costaud, sont à découvrir. Mais connaissez-vous la *biru* (prononcez "bilou") ? C'est le nom de la bière. La tendance au Japon est aussi aux productions locales, comme la TY Harbor, la *biru* spéciale du FC Tokyo.

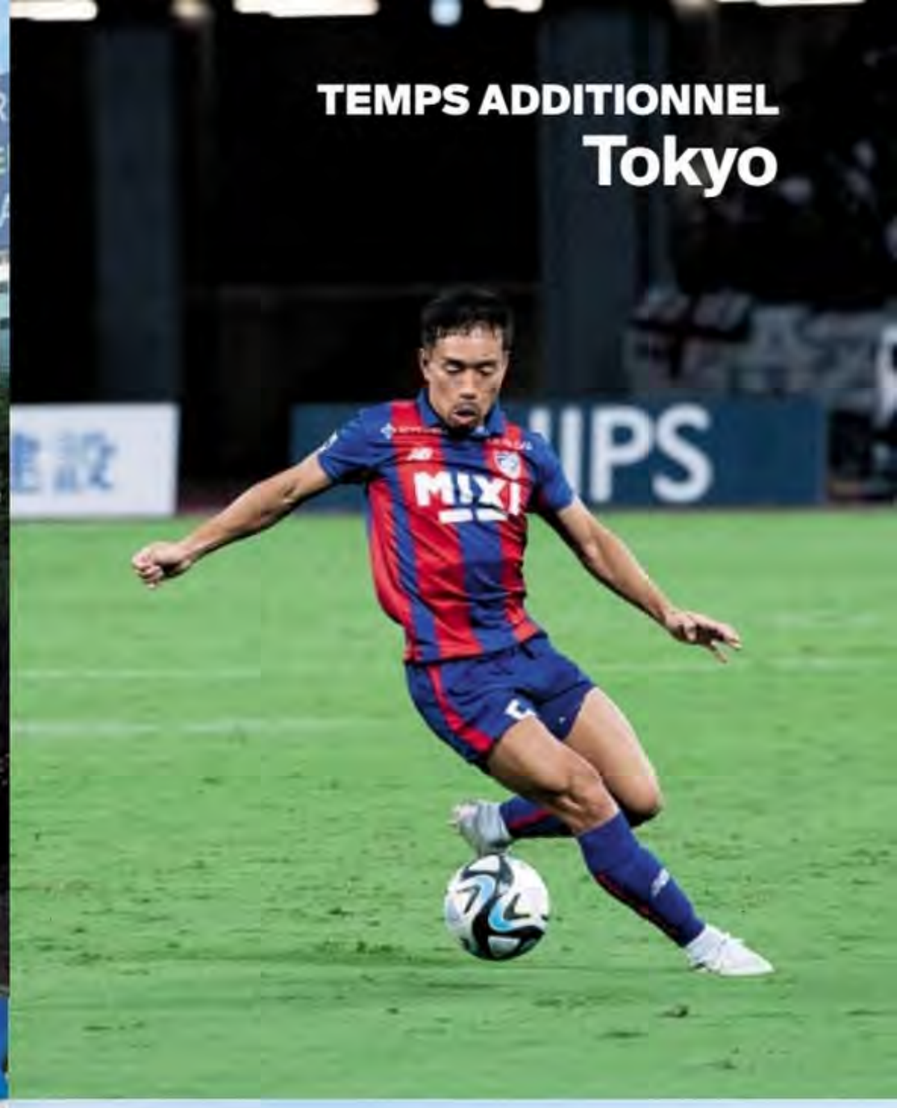
LimeSky/Stock.adobe.com

Associé au Japon à des valeurs non violentes, au contraire de certains arts martiaux, le football jouit au pays du Soleil-Levant d'une popularité de plus en plus grande chez les jeunes et les familles. Les matches, même ceux entre rivaux, ne donnent lieu à aucun débordement entre supporters dans une ville tentaculaire et très densément peuplée (page de droite, le très connu et très emprunté passage piétons de Shibuya).

••• Le créneau du Minato FC se termine par une opposition intergénérationnelle sans arbitre. Alors que le foot est souvent pointé du doigt ailleurs dans le monde pour la violence qu'il peut engendrer jusque dans les catégories de jeunes, il est vu différemment sur l'archipel. Kochiro, le dirigeant aux yeux rieurs derrière ses épaisses montures, théorise : "La mode de la pratique du foot au Japon vient des qualités intrinsèques de ce sport, tellement simple à mettre en place. Mais je vois d'autres explications : une éducation, une solidarité et une obligation de s'adapter aux autres. C'est ce qui manque peut-être à d'autres sports comme le baseball où chacun a un rôle bien défini dont il ne sort pas. Et puis, le foot a une bonne réputation…" Au contraire de certains arts martiaux, comme le judo dont les maîtres pouvaient parfois se montrer violents. En 2013, la discipline olympique a dû mener une grande réflexion au pays sur son enseignement, alors que des témoignages racontaient les coups de bâton donnés par des professeurs. Rien de tout cela pour le *sakka* qui, selon un sondage de 2022 de la Sasakawa Sports Foundation, serait pratiqué par 20 % des jeunes Japonais de 18-19 ans. Deux fois plus que le baseball.

La croyance du corbeau à trois pattes

Pour continuer de comprendre le lien particulier qui unit Tokyo au football, nous nous acquittons d'un passage au sanctuaire, réflexe régulier de



nombre de Japonais. C'est la demeure du shintoïsme, la religion nipponne composée d'un ensemble de croyances qui constellent le quotidien de savoureuses histoires et mettent du sens dans n'importe quel objet. Et dans lequel le foot a réussi une jolie intégration. Direction le sanctuaire Iikura Kumano-jinja, l'un des 1450 que compte la capitale du pays. Il faut traverser un *torii* (porte) en béton pour découvrir des lanternes en papier dévoilant un volatile à trois pattes : le Yatagarasu. Derrière son guichet, la vendeuse du lieu sacré apparaît entre deux amulettes et raconte sa légende : "Ce corbeau est un trait d'union entre Amaterasu, la divinité du soleil, et nous. Il a trois pattes : une pour le Ciel, une pour la Terre et une pour les hommes. Alors, quand Yatagarasu nous accompagne, on reçoit une protection divine."

La rivalité entre le FC Tokyo et le Tokyo Verdy

Depuis que la JFA (la Fédération japonaise) a choisi cet emblème en 2010, le sanctuaire attire particulièrement les fans de foot qui viennent prier pour que leur équipe remporte le prochain match.
Un rituel qui s'observe surtout quand jouent les Blue Samurai, la sélection nationale. Plutôt efficace puisque le pays s'est qualifié trois fois en huitièmes de finale lors des quatre dernières Coupes du monde et que l'équipe féminine a soulevé le trophée en 2011. Au moment de repartir, on jette un regard curieux aux *emas*, ces plaquettes en bois accrochées à un petit autel sur lesquelles sont inscrits des vœux. Sur l'une d'elles est écrit : "Je veux devenir footballeuse pro." On espère que le corbeau fera le nécessaire.

Retour au FC Tokyo. Cette fois, et comme pour tous les matches de gala, l'accueil du Vissel Kobe, l'un des clubs phares du Japon (champion en 2023), se fait au Stade Olympique Kokuritsu, là-même où se sont déroulées les épreuves des Jeux si particuliers de Tokyo 2021 sans public. Aujourd'hui, les supporters sont bien là et c'est en sortant de la station Sendagaya, à proximité de l'enceinte, que l'on voit enfin les premiers maillots. La J-League peut attirer les foules dans la capitale, même privée un moment des derbys face au Tokyo Verdy. Ryota, fidèle aux couleurs bleu et rouge, décrit la rivalité avec cet autre club de Tokyo, remonté en Première Division en 2024 : "On a des super chants pour eux. On leur dit de retourner à Kawasaki, là où est né leur club."
Une façon de considérer les personnes extérieures à la capitale un peu comme des ploucs. Contre Kobe, alors que nous tournons autour de l'enceinte pour tenter d'y ressentir un peu d'électricité, aucune présence policière n'est ostensible. Le mélange des fans se fait sans aucune animosité. Voilà Daishi et Shouta, deux amis aux opinions tranchées et qui fanfaronnent, l'un pour Kobe, l'autre pour Tokyo. Et si l'une des •••

Les personnages des héros de *Captain Tsubasa,* le célèbre manga, ornent les escaliers et murs d'une station de métro. De mémoire de Marseillais, Yuto Nagatomo, qui a évolué un an à l'OM, n'était pas aussi spectaculaire. Le latéral gauche, 37 ans, porte aujourd'hui les couleurs du FC Tokyo (ci-dessus, sur la pelouse du Stade Olympique Kokuritsu en J-League).

Ville de foot

Dans les rues d'une ville qui ne dort jamais, à l'image de ses supérettes ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre (ci-dessus la chaîne FamilyMart), on peut croiser de jeunes Tokyoïtes sensibles surtout aux plus grands clubs étrangers, dont ils portent fièrement les maillots pour aller à l'entraînement (en haut, à droite).

••• deux équipes venait à l'emporter ? "On restera copains", assure Daishi. "Oui, enfin, moi, si Tokyo perd, je ne te parle plus", rétorque Shouta, hilare.

Clapping et feu d'artifice

Les abords du stade ont de faux airs de parc d'attractions qui vous feraient presque oublier l'heure du coup d'envoi : des structures gonflables géantes pour les petits, des *gashapons*, distributeurs de capsules très populaires qui renferment des petits trésors de figurines (ici des miniatures des joueurs du FC Tokyo, des insignes du club...) et aussi des files d'attente paisibles aux stands de nourriture qui offrent un concentré d'Asie : Thaïlande, Corée, Népal... L'atmosphère est bon enfant et propice à la sortie en famille ou en couple. C'est le cas pour Yuki et Risako qui viennent de se resservir à la buvette : "On est fidèles au FC Tokyo environ une fois par mois. Il y a toujours des choses délicieuses à manger et l'ambiance du stade est très festive." 48 634 spectateurs, l'affluence est belle, même si le stade n'est pas complétement plein.

Un clapping amorcé avant l'entrée des joueurs se charge de mettre le public dans le rythme. La tribune basse du virage se lance pour quatre-vingt-dix minutes de sautillements et de chants entre des banderoles "Shibuya", "Mitaki" (des quartiers de Tokyo) et autres "Burning blue, red blood" que pourraient reprendre les fans du Stade de Malherbe de Caen au maillot semblable. Avant le coup d'envoi, la mascotte Tokyo Dorompa effectue le tour de la piste d'athlétisme et s'arrête longuement devant la tribune visiteurs pour saluer les fans de Kobe en liquette grenat. Sur le plan des mascottes, impossible de rivaliser avec la créativité du Japon. En l'occurrence, Tokyo Dorompa est un *tanuki*, un canidé-raton laveur, doté de pouvoirs magiques selon le folklore japonais : il pourrait changer d'apparence. Peut-il aussi se transformer en porte-bonheur pour l'équipe locale ?

Après un départ poussif, le match peine à se décanter, la faute à une inefficacité assez incroyable. Ryusuke, voisin de tribune, avait prédit en début de match : "Tu vas voir, les Japonais ne marquent jamais." L'une des explications au fait qu'on trouve beaucoup de joueurs étrangers, souvent brésiliens, au poste de numéro 9 dans les formations de J-League. La partie est cadenassée, ponctuée par quelques face-à-face manqués impliquant des attaquants nippons. Ryusuke s'enflamme sur le premier. À côté. Au deuxième, il vibre encore. Sur le gardien. Et au troisième, notre supporter oscille entre flegme et dépit. Encore raté. Heureusement, le Brésilien Diego Oliveira a la bonne idée d'ouvrir la marque. La seconde période commence par un feu d'artifice. Un vrai. Le spectacle pyrotechnique a été

ON VISITE QUOI ? *Le calme et la tempête*

1. Harajuku
Pour vivre l'expérience du Japon pop, ce quartier est un passage obligé avec son empilement de boutiques de chaussettes, de barbes à papa géantes et ses salons de karaoké. Très fréquenté par les jeunes qui arborent des looks délirants.

2. Meiji-jingu
En face du quartier de Harajuku, l'un des poumons verts de la ville est un immense sanctuaire où il fait bon flâner pour sortir de la frénésie tokyoïte. Le week-end, de nombreuses cérémonies de mariage traditionnelles sont organisées. Une atmosphère très contemplative.

3. Les tours
Prendre de la hauteur fait parfois du bien. La plus iconique est la Tour de Tokyo, la plus haute la Skytree (634 m), mais on vous conseille la Scramble Square de Shibuya. À 229 m, le dernier étage semble ouvert aux quatre vents, sans barrière de protection. Les plus chanceux apercevront le mont Fuji à l'ouest.

4. Kabukicho
Le quartier chaud derrière Shinjuku : des mini-bars avec des thématiques souvent folles (on a testé un troquet de six places spécialisé dans les courses de chevaux... et les Beatles). Vous y entendrez parler des histoires de yakuzas, cette mafia qui tiendrait certains établissements.

5. Senso-ji
Le plus vieux temple bouddhiste. On vient y piocher un omikuji, un ruban de papier qui dévoile de quoi sera fait votre avenir. Si le mauvais sort vous guette, attachez-le à un fil, les moines prieront pour que la malchance vous épargne.

LMP 2001/Own work/Wikimedia Commons

lancé trop tôt par erreur et devait célébrer une éventuelle victoire. Le temps file, le score est de 2-1 à quelques minutes du terme. La liesse emporte le stade... avant que Kobe n'égalise au bout du temps additionnel, à la 90e + 14 !

Pour Nagatomo, la même passion qu'à l'OM

Déception, mais pas de sifflets. Les joueurs vont à la rencontre des supporters des quatre tribunes pour s'incliner, la forme de salut la plus respectueuse. On recroise les deux amis Daishi et Shouta. Au vu du scénario, cruel pour les Tokyoïtes, quelques tensions auraient pu apparaître entre les deux potes. Daishi nargue : "En plus, nous, ce sont des Japonais qui ont marqué *(les internationaux Hotaru Yamaguchi et Yuya Osako)*". "Oui, mais eux, je les aime bien. Donc, ça va, je vais continuer à te parler", répond l'autre.

Au Japon, la rivalité est zen. Après un passage au vestiaire, on attrape quelques mots de Yuto Nagatomo. À 37 ans, l'éphémère latéral gauche marseillais (2020-2021), passé par l'Inter Milan et Galatasaray, est la star de l'équipe. Le défenseur du FC Tokyo certifie dans un mélange de diplomatie et de sincérité : "Ici, les fans ont la même passion que ceux de l'Olympique de Marseille." Un parallèle audacieux qui décrit quand même une réalité : l'intérêt est poli et le développement lent mais le football est désormais bien ancré dans la baie de Tokyo. ● M. R.

Les stars mondiales comme Kylian Mbappé font vibrer la jeunesse ici comme ailleurs. Mais les fans japonais apprécient aussi les animations autour des rencontres de J-League, à l'image de la mascotte gonflable du FC Tokyo représentant un tanuki, sorte de raton laveur doté de pouvoirs magiques selon le folklore local.

PES, DU GÉANT AU NÉANT

Jeu vidéo de foot incontournable des années 2000, *Pro Evolution Soccer* n'est plus. Dépassée par EA Sports, la firme japonaise Konami l'a remplacé en 2021 par le gratuit *eFootball.* Par Tom Bertin

Le temps passe aussi vite qu'une frappe d'Adriano. Leader du jeu vidéo de foot au début des années 2000, *Pro Evolution Soccer*, *PES*, ne se conjugue plus qu'au passé. Le bébé de Konami, géant du jeu vidéo japonais, se nomme depuis 2021 *eFootball* et ne fait plus l'ombre d'une concurrence au jeu *FIFA* (rebaptisé *EA Sports FC* en 2023). "Le Japon a régné sur le jeu de foot de la fin des années 1990 à 2010", retrace Pierre-William Fregonese, chercheur à l'université des arts de Kyoto spécialisé dans la pop culture japonaise.

Avec *ISS* d'abord, ancêtre de *PES* né en 1994. "L'arrivée d'*ISS Pro* sur PlayStation en 1997, c'était la première vraie concurrence à *FIFA* à l'international", se souvient-il. Le jeu star de Konami progresse au rythme du football japonais. La J-League est créée en 1993, *ISS* apparaît l'année suivante, alors que Kazuyoshi Miura signe au Genoa *(lire page 24)*. Quand Hidetoshi Nakata gagne la Serie A avec l'AS Rome en 2001, *PES* fait son apparition.

Zinédine Ziderm, Ronarid et Roberto Larcos

Le jeu connaît son âge d'or au début des années 2000. "À ce moment, *PES* devient la première vraie simulation de football", affirme Hubert Petit, journaliste chez Origami, média de jeux vidéo. Malgré l'absence de certaines licences sur les premiers opus. Toute une génération se souvient de Zinédine Ziderm, Ronarid et Roberto Larcos, ou de PSG-OM sous le nom d'Île-de-France - Bouches-du-Rhône. "*PES* était tellement au-dessus de *FIFA* que les gens passaient outre. C'est un succès critique et commercial qui, à l'époque, balaie *FIFA*", assure le journaliste.

PES 2006 devient même le produit culturel le plus vendu en France, avec 1,6 million d'exemplaires écoulés. Les ingrédients du succès ? Un gameplay instinctif, les inarrêtables Adriano et Obafemi Martins, les mythiques jaquettes avec Didier Drogba ou l'arbitre italien Pierluigi Collina. Mais, surtout, un réalisme inédit. Walid Rachid Tebane, triple champion du monde de *PES* en 2015, 2016 et 2019, raconte un jeu "populaire et accessible qui a réussi à marquer toute une géné-

DR

L'ARCADE, MONUMENT FRAGILE

Entre les bornes de jeux de combat type *Street Fighter* ou *Gundam VS*, celles de courses hippiques ou de jeux musicaux, le football s'est fait une place dans les salles d'arcade japonaises. "Jusqu'à la pandémie, elles représentaient un business très important et les jeux de foot y avaient un énorme succès", assure Pierre-William Fregonese, chercheur spécialiste de la pop culture japonaise. Un des premiers dignes de ce nom, *Tehkan World Cup*, est apparu en 1985. Ont suivi *Football Champ, Super Sidekicks* ou encore *Virtua Striker*. Des franchises qui parlent aussi aux gamers français des années 1990. En 2002, *World Cup Champion Football*, développé par Sega, vient voler la vedette. "C'est le premier à mixer jeu vidéo et cartes à collectionner. Il a eu un succès fou au Japon", détaille l'enseignant. Éditées par Panini, ces cartes de joueurs se muent en objets de collection. "Ça a créé un nouveau business. C'est l'ancêtre de *FIFA Ultimate Team*", raconte encore le chercheur à l'université des arts de Kyoto. Le jeu s'est arrêté en 2022 lorsque Sega, fragilisé par la crise des salles d'arcades, a annoncé son retrait du marché japonais après cinquante-six ans d'existence. ⬢ **T. B.**

ration. À chaque barbecue, à chaque soirée, il y avait toujours une partie de *PES*." Grâce à ce succès mondial, l'œuvre de Konami devient la référence. Ses ventes atteignent leur sommet avec *PES 2008,* premier opus sur PlayStation 3, 9,5 millions d'exemplaires vendus dans le monde. Pourtant, il est jugé décevant. "Dommage que ce qui faisait toute la convivialité du jeu ne soit pas de la partie", écrivait Gamekult, site web spécialisé dans la critique de jeux vidéo. En ratant sa transition vers la PS3, Konami entame le début de la fin de son hégémonie. "C'est le tournant. En deux ou trois ans, *FIFA* est passé devant", regrette un fin connaisseur du jeu qui gère le compte Durandil PES, 40 000 abonnés sur X.

Le géant américain EA Sports s'engouffre dans la brèche ouverte par Shingo Takatsuka *(photo page de gauche),* producteur japonais du jeu. Au niveau technologique, budgétaire et marketing, *FIFA* prend le large. Le succès de *FIFA Ultimate Team,* son nouveau mode de jeu, porte le coup de grâce. "C'est ce qui a tout changé", affirme Fregonese. En 2014, *PES* rate encore sa transition vers la PS4. L'opus de 2015 est trois fois moins vendu que *PES 2008*. Konami a perdu la recette. Disposant d'un effectif quatre fois inférieur à son rival américain, la firme est larguée. "Comme dans les montagnes russes, *PES* s'est retrouvé au sommet avant de plonger tout en bas", métaphore Hubert Petit.

"Comme dans les montagnes russes, *PES* s'est retrouvé au sommet avant de plonger tout en bas"
Hubert Petit, journaliste à Origami

eFootball, encore loin des attentes

En 2021, les Japonais capitulent. Le duel *FIFA* versus *PES* est révolu. Konami remplace son titre par *eFootball*, un jeu gratuit, disponible sur console et téléphone. "Un projet ambitieux, mais ses débuts ont été plus que désastreux. Il aurait été indécent de le proposer autrement que gratuitement vu la régression par rapport à n'importe quel *PES*", ironise Durandil. Trois ans après, le jeu a quand même atteint 750 millions de téléchargements en avril, la plupart sur mobile. Mais, comme beaucoup, Hubert Petit reste déçu de Konami, qui "ne veut plus prendre le moindre risque et engager de grosses sommes pour développer ses jeux". Contactée, la firme n'a pas souhaité communiquer. "Pour certaines raisons, notre siège au Japon n'est pas très à l'aise avec le fait de parler de *PES*. Ils considèrent qu'il faut tourner la page", nous dit-on. Ce jeu restera dans l'imaginaire de beaucoup comme le vestige d'une adolescence envolée. ⬢

LA LÉGENDE D'OLIVE ET TOM

Olivier Atton, Thomas Price... Yoichi Takahashi, le créateur du manga *Captain Tsubasa, Olive et Tom* en VF, a laissé un legs inestimable au Japon et dans le monde. Au moment où il prend (presque) sa retraite, visite à Tokyo chez un précurseur.

Par
Mathieu Rocher,
à Tokyo (Japon)

Photos
Shida Ayaka

Où en serait le foot au Japon si, en 1978, Yoichi Takahashi, n'avait pas regardé la Coupe du monde en Argentine ? La question se pose réellement. Car, à l'époque, et toujours maintenant, la production de mangas de sport se concentrait sur le baseball. Né en 1960, Yoichi Takahashi est alors un jeune mangaka (dessinateur de manga) en quête d'inspiration et, forcément, les gants et les battes sont prêts à sortir de son crayon. Conscient d'un marché encombré où il sera difficile de se distinguer, il a le coup de foudre pour ce ballon rond à la dramaturgie imparable.

Alors qu'il n'existe aucun Championnat professionnel et que la pratique en est à ses balbutiements au pays, il prend un risque immense. Mais en 1981, son héros Tsubasa Ozora (Olivier Atton) chausse ses crampons pour la première fois en BD. Objectif : conquérir le monde. Quarante-deux ans plus tard, à l'été 2023, nous voici devant un immeuble de cinq étages du quartier de Katsushika, à l'est de Tokyo.

Malgré les quelque 90 millions de mangas vendus qui auraient pu conduire à des rêves de grandeur, le lieu fait dans la sobriété. On enlève ses chaussures, on récupère des chaussons et on grimpe au troisième niveau pour rejoindre le salon de réception. Oubliez le titre ronflant, bienvenue dans un joyeux capharnaüm où un canapé avec son gros coussin ballon fait face à une immense télévision entourée d'une improbable concentration de trésors au mètre carré. Des mangas bien sûr, mais aussi une belle collection de maillots dont celui d'Andrés Iniesta période barcelonaise (l'élégant milieu espagnol a joué au Vissel Kobe dans le centre du Japon jusqu'en 2023, voir page 70).

J-League, FC Barcelone et Brésil

Avant de revenir sur sa carrière, on commence par sonder Yoichi Takahashi à propos de son goût pour le club catalan. "De base, j'aimais bien le FC Barcelone, mais j'ai eu un déclic lors de la Coupe du monde 1998", se rappelle le maître. "J'ai voulu aller voir un match de l'équipe du Japon à Toulouse *(le premier face à l'Argentine, perdu 1-0),* mais il n'y avait pas un hôtel de libre. J'ai trouvé une chambre à Barcelone et j'y ai passé quelques jours. Ça m'a permis de visiter le Camp Nou et ça a été la révélation : je voulais que mon héros y joue."

Après cette extase dans la cathédrale aux 100 000 places du Barça (actuellement en reconstruction), l'auteur a approfondi sa connaissance du club, jusqu'à l'intégrer à son récit : son héros a ainsi porté le maillot blaugrana au cours du manga. Converser avec la légende Takahashi, c'est parler avec un sourire. Calé dans son canapé, l'auteur semble •••

Yoichi Takahashi

Yoichi Takahashi, dans son bureau situé au cœur du quartier de Katsushika, à l'est de Tokyo.

Rencontre

Le Mundial 1978 en Argentine est à l'origine de la passion de Yoichi Takahashi pour le foot. Il a dû se forger seul sa culture footballistique en découpant les rares articles qu'il trouvait sur les Championnats étrangers.

••• toujours enthousiaste, surtout quand on parle foot. Au Japon, les compliments sont parfois indélicats et peuvent provoquer un début de malaise. Alors, on avance à tâtons pour lui demander s'il se sent à l'origine de tant de vocations dans son pays, son manga ayant contribué indirectement à la création d'une Ligue pro (la J-League) qui aboutira, plus tard, à la première qualification nipponne pour une Coupe du monde, en 1998. "Je pense que *Captain Tsubasa* a eu un impact sur la scène du foot au Japon", évacue-t-il modestement. Tout juste se contente-t-il d'un sobre : "Quand j'ai commencé, les Japonais ne connaissaient pas trop le foot et je voulais leur montrer à quel point c'est un sport sympa."

Des pionniers du ballon rond, au cours du XX^e^ siècle, il y en a eu au Japon. Comme dans les années 1970, quand Michie Ayabe, une institutrice, a notamment développé le football chez les enfants avant de devenir la première femme à coacher en senior. Mais, Maître Takahashi, qui a intégré en 2023 le Hall of Fame du foot japonais, a assurément joué le rôle d'accélérateur et de défricheur.

Tir du faucon, ballons ovales et Mark Landers

Sa culture foot, il a dû se la créer seul. Ce sport étant confidentiel au pays en 1981, il se consolait en découpant les rares articles qu'il trouvait sur les Championnats étrangers. Devenu incollable sur le foot brésilien, il a d'ailleurs donné à Tsubasa un mentor : Roberto, ancien international auriverde fictif. Son héros est un mélange d'inspirations, de Diego Maradona à Musashi Mizushima, premier Japonais à avoir signé en 1984 un contrat pro dans le Championnat brésilien, au Sao Paulo FC, en passant, plus tard, par Kazuyoshi Miura, passé également par le Brésil (voir page 24).

Captain Tsubasa, Olive et Tom, en version française, a presque eu des airs de documentaire d'anticipation : Tsubasa, c'est un garçon de 11 ans qui rejoint une équipe de foot à l'école primaire (Nankatsu SC, renommée la New Team en français) et se donne comme but de devenir la meilleure formation du pays, soit à peu près ce qu'il s'est passé dans les années 1980 au Japon, quand le foot a commencé son développement notamment par le sport scolaire.

L'histoire inventée par Takahashi pioche aussi dans sa pratique du baseball durant ses jeunes années : "Je n'ai fait qu'appliquer à *Captain Tsubasa* les émotions que j'ai vécues avec mon équipe de baseball." Son œuvre touche le public et, fort du succès du manga, le dessin animé est lancé très rapidement, dès 1983.

Dans le monde entier, les 128 épisodes multidiffusés ont installé tout un vocabulaire et un imaginaire dans les années 1980 : les tirs du faucon, les frères Derrick, les entraînements dans la mer, les terrains démesurément longs, les traits sur les

Le dessinateur conserve dans son bureau tous les volumes de *Captain Tsubasa* et quelques figurines des héros.

Lors de la visite de Mathieu Rocher, le mangaka a tenu à lui offrir un dessin dédicacé à l'attention de *France Football*.

CAPTAIN TSUBASA EN QUATRE DIMENSIONS

37 volumes de l'histoire originelle publiés de 1981 à 1988.
8 histoires courtes.
7 suites représentant un total de 73 tomes.
3 séries dérivées.
1 hors-série *(Millenium Dream)* édité en 2000.

"Montrer que dans le monde devenu impitoyable du football, il y avait encore de la place pour l'amitié"

ballons ovales pour signifier la puissance de la frappe, les ballons brossés puis débrossés dans la même trajectoire... Tout pour le spectacle ! Mais Takahashi avance une autre explication pour éclairer le long succès de son histoire : "Si mon manga est aussi populaire, je pense que c'est grâce à la force des personnages." Tsubasa Ozora (Olivier Atton), Genzo Wakabayashi (Thomas Price), Kojiro Hyuga (Mark Landers), Taro Misaki (Ben Becker) et les autres ont ainsi marqué les esprits en tissant des liens à toute épreuve : "Je voulais montrer que dans le monde devenu impitoyable du football, notamment à cause de l'argent, il y avait encore de la place pour l'amitié."

Après la fin d'une première série en 1988 (37 tomes disponibles aux éditions Glénat), l'auteur a fait grandir ses personnages et développé de nombreuses suites. Il se lève de son canapé pour montrer tous les volumes sur son héros et on s'arrête sur un rayon de revues, inédites en France. Pour plus de liberté, Takahashi a fondé *Captain Tsubasa Magazine* en 2020. On y trouve les bandes dessinées de son héros (la série d'origine qui se poursuit, une version modernisée des débuts et des histoires complémentaires), mais également des articles sur le football et un petit plaisir que s'est autorisé l'auteur : rencontrer des joueurs qu'il admire comme Iniesta ou l'ancien Marseillais Hiroki Sakai.

Semi-retraite, pachinko et Ronaldinho

En 2024, il a décidé d'arrêter de dessiner, faute de temps. Le mangaka souhaite cependant continuer à publier ses matches d'anthologie sous forme de croquis pour le site captain-tsubasa.world. Difficile de lâcher un personnage qui a tant fait vibrer. L'œuvre d'une vie.

Parmi les plus belles pièces de son salon, immédiatement, on bloque sur des pachinkos artisanaux, sortes de flipper et de machine à sous très populaires au Japon, que le maître a réalisé en bois. Il nous fait la démonstration en actionnant deux tiges pour envoyer une bille dans la partie droite du plateau. Ensuite, elle se faufile entre des clous et doit atterrir au bon endroit. Pas simple. Sur les étagères au-dessus, une photo de Diego Maradona, une avec Ronaldinho, une autre de la sélection féminine japonaise victorieuse du Mondial 2011 contre les États-Unis et dédicacée par toute l'équipe. Plus loin, un dessin réalisé sur de la feuille d'or. La tête plongeante la plus chère qui soit. Des réalisations uniques qui montrent que l'auteur n'a jamais cessé de s'amuser avec son univers. Lors de notre visite, il y a presque un an, Takahashi peaufinait la •••

Dans l'atelier de Yoichi Takahashi, Captain Tsubasa et ses coéquipiers de la New Team se déclinent à toutes les sauces. Sur les esquisses posées sur la planche à dessin, sur les couvertures des magazines ou sur les portes de placards. Et même aux pieds du mangaka. Logique pour un personnage qui a accompagné la vie de son créateur durant quarante-trois ans, de 1981 à avril dernier.

Lors du Mondial 1998, Yoichi Takahashi a logé à Barcelone et a visité le Camp Nou. Une révélation : le héros de sa BD jouera à Barcelone, l'ex-club d'Andrés Iniesta, qui a dédicacé son maillot au mangaka.

"Je voudrais que mon club *(le Nankatsu SC)* évolue de la même façon que le Barça"

••• fin de *Captain Tsubasa*. Son atelier est situé au premier étage et il nous invite à le suivre pour un tour du propriétaire. Le mangaka réalise tout à la main avec crayon et papier. À l'ancienne. Les planches grand format jonchent les bureaux, les étagères et même le sol. Seuls les habitués peuvent s'y retrouver. Et, toujours, beaucoup de photos pour sustenter son goût du détail. On remarque ainsi un cliché de Gareth Bale entrant sur une pelouse. Mais ce n'est pas pour le joueur gallois. "J'avais besoin de voir l'intérieur du stade Santiago-Bernabeu", pointe l'auteur. Dans un coin, un assistant courbé sur sa feuille émerge à peine de piles de papier. Dessiner Tsubasa est un sport d'endurance et une affaire de contorsionniste.

Ce jour-là, le magasin du rez-de-chaussée est fermé. Le mangaka l'ouvre pour nous et on découvre une boutique comme un vestiaire où l'on peut s'habiller de pied en cap. Des casquettes aux planches de skateboard, on est presque à l'étroit parmi tous les produits dérivés. Les tee-shirts affichent les punchlines les plus connues du manga : "Le ballon est mon ami" ou encore "Mon style de foot, c'est celui qui ne perd jamais". Un lieu de pèlerinage pour les fans, mais qui pourrait prochainement changer d'endroit.

M. le président, Nankatsu SC et projet de stade

Car si Takahashi a (quasi) raccroché les crayons, l'oisiveté n'est pas dans sa matrice. Sa New Team est devenue réalité en 2013 quand il a rejoint le club de Katsushika Vitoard, renommé Nankatsu SC et qui évolue aujourd'hui en Première Division régionale (D5). Presque par hasard : "Je connaissais le club car je suis originaire de ce quartier *(à Tokyo)*. Et on m'a proposé d'investir. Naturellement, j'ai proposé de renommer le club et de changer la couleur des maillots pour rappeler ceux du manga." Le président vise alors la J-League, l'élite du Championnat japonais.

On se demande quel est le style de management du dirigeant-dessinateur, observateur devenu acteur. "Je ne suis pas interventionniste, je reste à distance. Mais je viens quand même à tous les matches officiels." En revanche, il a des idées sur le style de jeu. Et l'on en revient à l'Espagne : "Le jeu de passes de Barcelone est toujours le même, quelle que soit la catégorie d'âge. Je voudrais qu'on évolue de la même façon." Si le tiki-taka n'est pas encore là, ce rachat a eu un effet : "Au début, le club était inconnu et j'ai aussi recruté des joueurs qui ont été internationaux pour le Japon. On s'est fait connaître auprès de supporters. Et nous avons désormais des fans fidèles." À terme, le président vise le Graal comme dans son manga : remporter la Coupe du monde des clubs.

"Ce n'était pas un objectif de créer tant de choses, je suis juste content d'avoir réussi"

Le dessinateur de 64 ans a-t-il l'impression de vivre pour de vrai l'aventure qu'il a créée ? "Oui, c'est assez similaire, chaque étape te fait gagner de l'expérience, tu montes, tu progresses. Bon, dans la réalité, ça ne va pas forcément aussi bien car, dans le manga, je faisais ce que je voulais avec mon scénario", plaisante-t-il. Pour son club, il rêverait de pouvoir recruter un joueur comme Tsubasa, "mais Erling Haaland ou Kylian Mbappé, ça m'irait bien aussi", avoue-t-il, hilare.

En attendant, Yoichi Takahashi avance sur un vieux rêve qui pourrait devenir réalité : la construction d'un stade. Il s'est ainsi porté acquéreur d'un terrain à Katsushika où est installé le Nankatsu SC pour faire construire une enceinte de 15 000 places à l'est de Tokyo. Le lieu pourrait aussi accueillir un musée dédié à Tsubasa et ses coéquipiers. Sans se départir de sa modestie, l'auteur mythique conclut : "Au départ, ce n'était pas un objectif d'arriver à créer tant de choses, je suis juste content d'avoir réussi." Au bout d'un long chemin entamé en 1978, aussi interminable que le sont les terrains de *Captain Tsubasa*. ⬢ M. R.

L'univers de *Captain Tsubasa*, l'œuvre d'une vie, a donné lieu à un dessin animé, des jeux vidéo et de multiples produits dérivés.

DR

INIESTA, SAUCE SAMOURAÏ

Dauphin du Ballon d'Or 2010 remporté par son ami Lionel Messi et troisième en 2012, l'élégant milieu offensif espagnol revient sur ses cinq ans passés avec sa famille au Japon. Un séjour durant lequel il s'est fortement imprégné de la culture locale. Par Florent Torchut

Le 20 mai 2018, don Andrés Iniesta faisait ses adieux à Barcelone, vingt-deux ans après son arrivée à la Masia en provenance de sa province d'Albacete, dans un Camp Nou en pleurs privé à tout jamais de ses pieds divins. Quatre jours plus tard, le "Cerveau" *(son surnom)* se lançait dans une nouvelle aventure footballistique et humaine aux antipodes en s'engageant avec le Vissel Kobe, dans le sud d'Honshu, la principale île japonaise. Sorti contre toute attente par la Russie en huitièmes de finale de la Coupe du monde avec la Roja (1-1, 3-4 aux t.a.b.), le 1er juillet, Iniesta effectuait ses premiers pas en J-League un peu moins d'un mois après. Un bouleversement total pour le joueur le plus titré du football espagnol (38 trophées). S'il a accepté de raconter son expérience japonaise à *France Football,* et uniquement ce thème, c'est que le sujet lui tenait à cœur.

Un typhon pour comité d'accueil

"Je suis parti au Japon avec ma famille pour découvrir autre chose, pas seulement un autre football mais aussi une autre culture, nous confie Andrés Iniesta en visio depuis Ras el Khaïmah *(Émirats arabes unis),* où il évoluait la saison dernière sous les couleurs de l'Emirates Club. Tout était nouveau, on a dû se familiariser avec tout ce qui nous entourait. Ce fut une expérience merveilleuse qui nous a permis de devenir de meilleures personnes."

Le héros de la finale de la Coupe du monde 2010 (auteur du seul but de la rencontre face aux Pays-Bas, 1-0 a.p.) n'a pas tardé à être dans le bain, étant témoin quelques semaines après son arrivée à Kobe de l'un des pires typhons de ces trente dernières années, avec des rafales de vent soufflant à plus de 200 km/heure. "Nous ne sommes évidemment pas habitués à ce genre de climat en Espagne, relève Iniesta. Nous l'avons vécu au trente-cinquième étage de l'immeuble dans lequel nous vivions et je dois avouer que nous étions un peu sous le choc. •••

Newscom/Alamy Stock Photo

Le champion du monde 2010 était le chouchou des publicitaires locaux, devenant même l'ambassadeur d'une marque de saké.

Au Japon, l'Espagnol a glané trois trophées, la Coupe de l'Empereur 2019, la Supercoupe du Japon en 2020 et, en 2023, le premier titre de champion national de l'histoire du Vissel Kobe. Ces cinq années et la passion manifestée par les supporters ont marqué Andrés Iniesta et son épouse Anna Ortiz (page de droite), qui ont eu le bonheur d'accueillir durant leur séjour sur l'archipel nippon deux nouveaux enfants.

"Nous avions une vue imprenable : d'un côté les montagnes, de l'autre la baie d'Osaka"

••• Nous avons eu un peu peur, mais heureusement nous avons tout de suite compris que le pays était très bien préparé pour faire face à ce genre de phénomènes." L'ex-international espagnol (131 capes, 15 buts, de 2006 à 2018), sa femme et leurs enfants ont d'abord vécu sur l'île de Rokko, une étendue de terre artificielle posée dans la baie d'Osaka, à l'écart du centre-ville, où se mêlent prestigieux hôtels, parc d'attractions, musées et grandes écoles internationales. "Un endroit magnifique et très calme, avec l'école des enfants à proximité", décrit le joueur qui a fêté ses 40 ans le 11 mai dernier. La joyeuse troupe a ensuite emménagé au dernier étage de l'un des plus hauts gratte-ciel de Kobe, dans le quartier de Sannomiya, le centre névralgique d'un des cinq plus grands ports nippons.

"Nous avions une vue imprenable sur la ville : d'un côté les montagnes, de l'autre la baie d'Osaka. C'était incroyable de vivre dans cet endroit. On pouvait se délecter de couchers et de levers de soleil spectaculaires." L'appartement de la famille Iniesta était par ailleurs doté d'un petit terrain de football synthétique sur le toit, où le footballeur et ses enfants pouvaient s'adonner à des parties à la sortie de l'école.

Sponsor du Barça et propriétaire du Vissel Kobe

Séduit par le projet d'Hiroshi Mikitani, propriétaire du Vissel Kobe, également patron de Rakuten (un site de commerce en ligne mais également une plateforme vidéo), qui a sponsorisé le Barça de 2017 à 2022, Andrés Iniesta a dû s'adapter à un club au palmarès vierge, qui était alors loin de lutter pour le titre (sixième de la J-League). En cinq saisons au pays du Soleil-Levant, cette légende du ballon rond est tout de même parvenue à accrocher trois nouveaux trophées à son tableau de chasse : la Coupe de l'Empereur 2019, la Supercoupe du Japon en 2020 et, enfin, le tout premier titre de champion national de l'histoire du club, l'an dernier, même s'il n'a pris part qu'à quatre matches avant de rejoindre les Émirats arabes unis en juillet 2023. "J'ai pu découvrir un nouveau football, un

Le classement de 2010

1. **Lionel Messi** (ARG, FC Barcelone), 22,68 %
2. **Andrés Iniesta** (ESP, FC Barcelone), 17,37 %
3. **Xavi** (ESP, FC Barcelone), 16,48 %
4. **Wesley Sneijder** (HOL, Inter Milan), 14,48 %
5. **Diego Forlan** (URU, Atlético de Madrid), 7,61 %
6. **Cristiano Ronaldo** (POR, Real Madrid), 3,64 %
7. **Iker Casillas** (ESP, Real Madrid), 2,9 %
8. **David Villa** (ESP, Valence, FC Barcelone), 2,25 %
9. **Didier Drogba** (CIV, Chelsea), 1,68 %
10. **Xabi Alonso** (ESP, Real Madrid), 1,52 %
11. **Carles Puyol** (ESP, FC Barcelone), 1,43 %
12. **Samuel Eto'o** (CAM, Inter Milan), 1,37 %
13. **Mesut Özil** (ALL, W. Brême, Real Madrid), 1,21 %
14. **Arjen Robben** (HOL, Bayern), 1,16 %
15. **Thomas Müller** (ALL, Bayern), 0,91 %
16. **Bastian Schweinsteiger** (ALL, Bayern), 0,75 %
17. **Douglas Maicon** (BRE, Inter Milan), 0,57 %
18. **Asamoah Gyan** (GHA, Rennes, Sunderland), 0,46 %
19. **Julio César** (BRE, Inter Milan), 0,22 %
- –. **Cesc Fabregas** (ESP, Arsenal), 0,22 %
21. **Miroslav Klose** (ALL, Bayern), 0,19 %
22. **Daniel Alves** (BRE, FC Barcelone), 0,05 %
- –. **Philipp Lahm** (ALL, Bayern), 0,05 %

Pasya/Aflo/Panoramic - Kenjiro Matsuo/Aflo/Panoramic - Newscom/Alamy Stock Photo

nouveau pays mais aussi une culture du travail très différente, sourit le quadragénaire. Évidemment, le foot se ressemble dans tous les pays, mais la façon d'aborder les matches au Japon est différente."

Habitué à engranger les victoires et les titres sous le maillot du FC Barcelone seize saisons durant, l'ancien capitaine blaugrana a découvert le goût amer des défaites et la bataille pour le maintien. Il a aussi et surtout dû apprivoiser ces sentiments jusqu'alors étrangers pour lui qui accompagnent les mauvais résultats. Notamment lorsque l'équipe a enchaîné six défaites d'août à septembre 2018, au fil des semaines qui ont suivi son arrivée. "J'ai d'abord été surpris par la réaction de mes coéquipiers lorsque nous perdions, confesse-t-il. Les Japonais le vivent de manière beaucoup plus normale et naturelle que chez nous. De manière générale, en Espagne et d'autant plus au Barça, la défaite est mal perçue, donc je n'y étais pas forcément préparé. Petit à petit, je me suis habitué, j'ai appris à relativiser."

Au Japon, le milieu de terrain a aussi connu la plus longue blessure de sa carrière, une déchirure de la cuisse droite qui l'a éloigné des terrains pendant plus de quatre mois, entre décembre 2020 et avril 2021, et lui a fait manquer dix-huit matches avec son club. Cela ne l'a pourtant pas empêché de conserver son esprit de compétiteur et de continuer à prendre du plaisir sur le rectangle vert. "Le niveau était très intéressant, assure le quadruple vainqueur de la Ligue des champions *(en 2006, 2009, 2011 et 2015 sous les couleurs du Barça).* Je dois reconnaître que ce fut une véritable surprise. C'est un football plus intense que celui auquel je m'attendais. Les matches sont serrés jusqu'à la dernière minute. Ce n'est pas un hasard si nombre d'entre eux se décident dans le temps additionnel. J'ai vécu des moments vraiment fous. C'est une compétition très excitante, équilibrée, où je me suis beaucoup amusé."

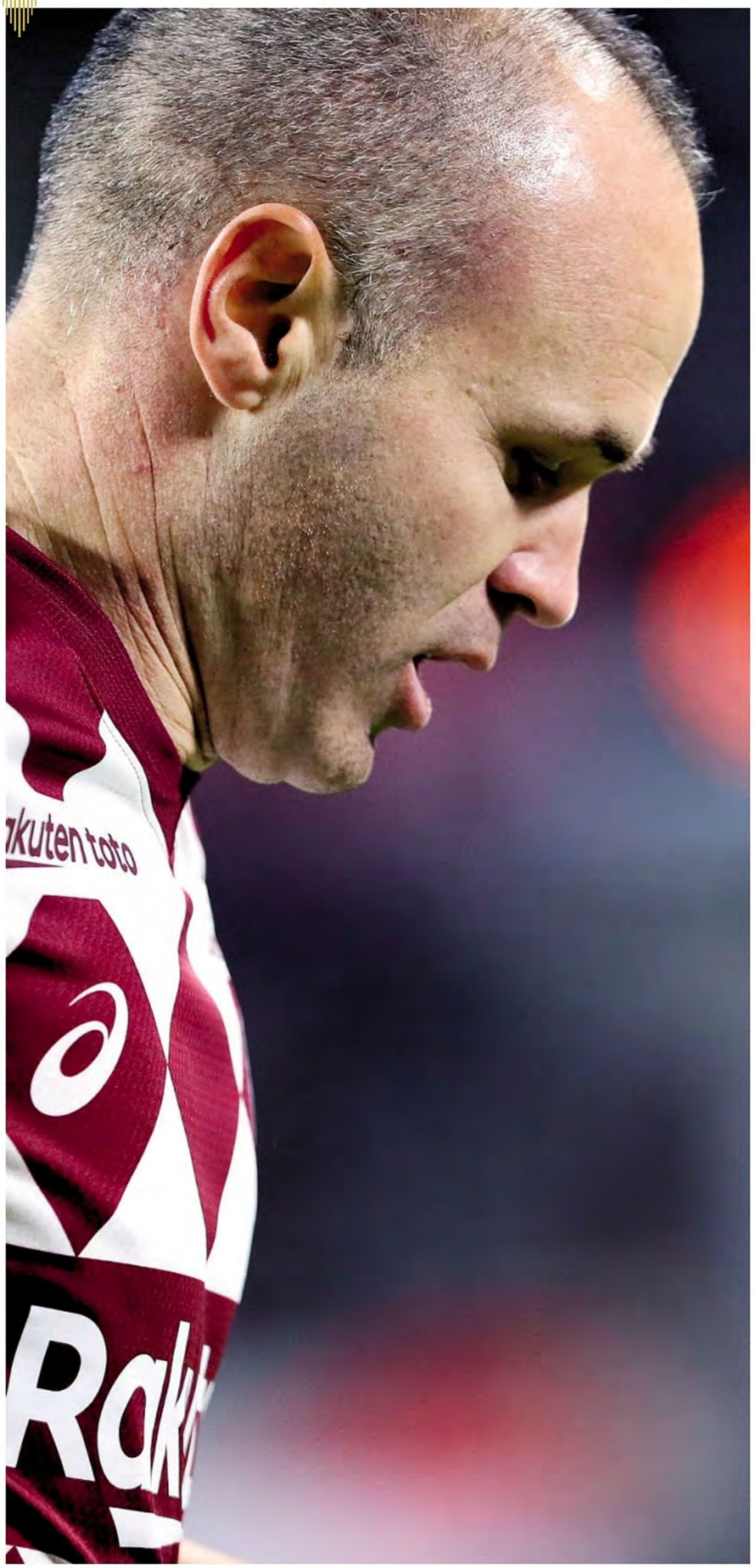
Si le public japonais n'est pas aussi bouillant qu'en Europe et que le Noevir Stadium Kobe (ou stade du parc Misaki) et ses 30 000 places sont loin de rivaliser avec le Camp Nou, il a pu forger une belle relation avec les supporters. "Ils m'ont conquis dès le premier jour, en particulier le groupe Eleven Stones, qui est toujours derrière l'équipe, s'enthousiasme l'Espagnol. L'ambiance était toujours positive, ils ne vous crient pas dessus et ne vous insultent pas lorsque vous ne gagnez pas. Dans tous les stades, il y a une foule formidable et très respectueuse."

Les joies d'un anonymat tout relatif

Au cours de ces cinq années passées au Japon, le joueur nommé à huit reprises au Ballon d'Or a d'ailleurs apprécié tout particulièrement "ce sentiment de respect permanent, que ce soit dans la rue ou dans les stades". Il a ainsi pu s'adonner à des plaisirs quotidiens au grand jour sans que personne ne vienne l'importuner, même s'il ne passait pas inaperçu pour autant, chose qui lui était impossible lorsqu'il évoluait au FC Barcelone. "Vous •••

"Les Japonais vivent la défaite de manière beaucoup plus normale et naturelle que chez nous"

Naoki Morita/Aflo/Panoramic - Kenjiro Matsuo/Aflo/Panoramic



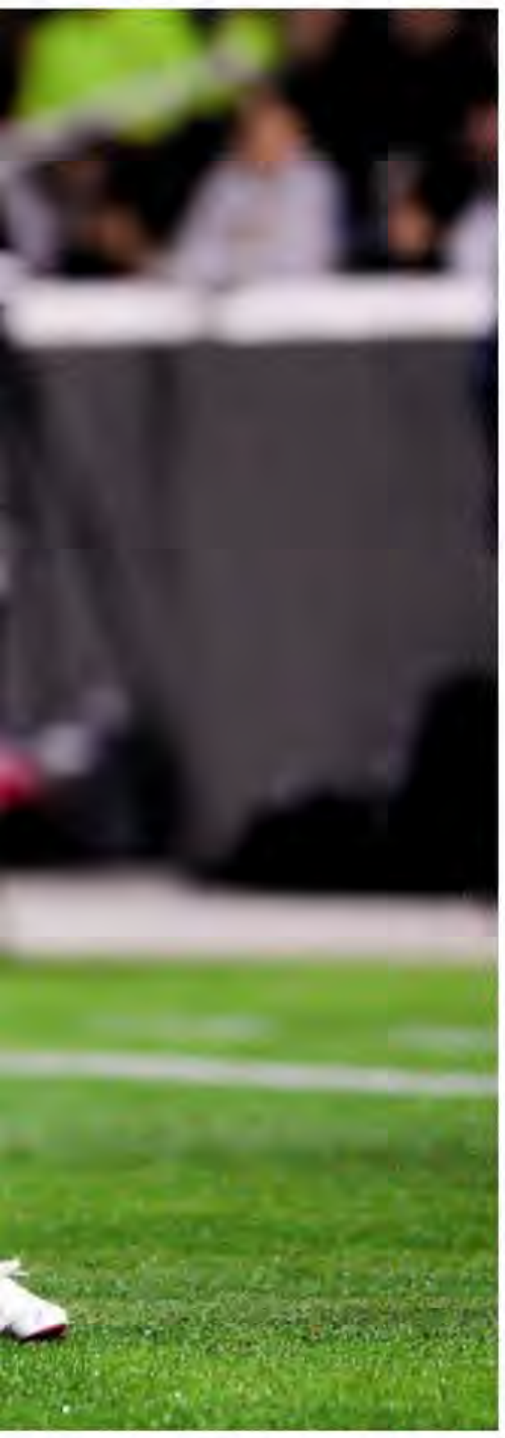
Naoki Morita/Aflo/Panoramic - Orlando Ramirez/SipaUsa/Icon Sport

••• pouvez être assis tranquillement avec votre femme et vos enfants à la terrasse d'un café et, même si vous sentez que les gens vous observent discrètement, ils ne viennent pas vous interrompre dans vos activités. Ils se contentent d'attendre leur moment."

Andrés Iniesta
40 ans. Né le 11 mai 1984, à Fuentealbilla (Espagne) ; 1,71 m ; 68 kg. Milieu. International espagnol (131 sélections, 13 buts).

Parcours
FC Barcelone (2002-2018), Vissel Kobe (2018-2023) et Emirates Club (2023-24).

Palmarès
Coupe du monde 2010 ; Championnat d'Europe 2008 et 2012 ; Ligue des champions 2006, 2009, 2011 et 2015 ; Coupe du monde des clubs 2009, 2011 et 2015 ; Supercoupe d'Europe 2011 et 2015 ; Championnat d'Espagne 2005, 2006, 2009, 2010, 2011, 2013, 2015, 2016 et 2018 ; Championnat du Japon 2023 ; Coupe du Roi 2009, 2012, 2015, 2016, 2017 et 2018 ; Coupe de l'Empereur 2019 ; Supercoupe d'Espagne 2005, 2006, 2010, 2011, 2013 et 2016 ; Supercoupe du Japon 2020.



Rapidement adopté par les supporters de Kobe, notamment grâce à ses succès (la Supercoupe du Japon 2020, ci-dessous), le milieu de terrain a suscité une grosse couverture médiatique sur l'île.

Cette différence culturelle l'a cependant amené à vivre quelques scènes cocasses. "Il m'est arrivé de marcher dans la rue, de me retourner et de me rendre compte qu'il y avait quinze ou vingt personnes derrière moi, qui me suivaient et voulaient me demander un autographe ou une photo. Je pense qu'ils se comportent comme ça à moitié par timidité et à moitié par respect. Ils ne veulent pas déranger, ne souhaitent pas s'imposer."

Montsuki, sensu et shodo

Détruite en partie par un terrible séisme en 1995, la ville de Kobe a ensuite dû être largement reconstruite, devenant l'une des cités les plus modernes au monde, avec son 1,5 million d'habitants. Pour autant, la mégalopole ne donne jamais à ses administrés la sensation d'étouffer, à en croire le cinquième joueur le plus capé de l'histoire de la sélection espagnole. "Tout est extrêmement ordonné, témoigne ce dernier. Même avec des milliers de personnes circulant dans les rues, tout semble avoir un ordre et un sens. On a l'impression que tout est prédéfini et planifié. C'est quelque chose que l'on ressent instantanément dès que l'on pose le pied dans le pays."

Les traditions restent très prégnantes, comme a pu le constater le milieu, qui a visité un sanctuaire l'an dernier, quelques semaines avant de faire ses adieux au Japon. À cette occasion, il s'est vêtu d'un montsuki (un kimono de soie noire utilisé pour des cérémonies tels que les mariages) et a fait usage du sensu (un éventail qui revêt une grande valeur culturelle).

"Nous n'oublierons jamais les sakura *(les cerisiers en fleurs)*, qui sont nombreux durant le printemps. Splendide"

"C'était une façon de manifester du respect pour ce pays qui nous a accueillis pendant si longtemps, explique l'ancien Blaugrana. Je le considère comme un acte d'identification au Japon et à cette culture. Lorsque vous vivez dans un nouvel endroit, il est important de s'intéresser à ses coutumes, à son histoire."

Le virtuose s'est également essayé au shodo, l'ancestrale calligraphie japonaise, qui requiert une certaine technique pour coucher de l'encre sur du papier de riz. Et, manifestement, celui-ci est plus doué avec ses pieds qu'avec ses mains. "C'était très intéressant de découvrir cette façon d'écrire. Cela m'a semblé aussi original qu'attrayant, même si, pour perfectionner sa technique, il faut beaucoup pratiquer..."

Deux enfants bilingues

La famille Iniesta a par ailleurs tenté de se familiariser avec la langue, avec plus ou moins de succès. "Nous avons suivi quelques cours de japonais avec Anna *(son épouse),* mais, pour l'apprendre et le parler sans problème, cela demande beaucoup de temps et d'énergie. À la fin, nous le comprenions de mieux en mieux et connaissions les mots-clés, mais ce n'est pas facile. En revanche, nos deux « grands », Valeria *(âgée actuellement de 13 ans)* et Paolo Andrea *(9 ans),* le parlaient couramment. Nos enfants étaient d'ailleurs très heureux là-bas. Ils se sont bien intégrés à l'école." En dehors des classiques "sayonara" (au revoir) et "arigato" (merci), l'Espagnol a retenu deux expressions bien utiles sur un terrain de football : "« Gambate », une sorte de « Vamos » (« On y va »), ●●●

Sho Tamura/Aflo/Panoramic - Kenjiro Matsuo/Aflo/Panoramic - Avalon/Icon Sport

1er juillet 2023, l'hommage des supporters à l'occasion du dernier match d'Andrés Iniesta sous les couleurs du Vissel Kobe contre le Consadole Sapporo.

••• pour encourager quelqu'un. Et « Chotto matte », qui signifie « Attends un peu ». »

Avide de découvertes, le clan Iniesta s'est offert quelques escapades dans son pays d'adoption lorsque son emploi du temps le permettait. "Nous avons fait plusieurs voyages, mais avec cinq enfants, pas facile de se déplacer, souligne le père de famille. Nous avons beaucoup aimé Kyoto, qui possède un magnifique patrimoine historique. Tokyo est une ville ultramoderne incroyable et nous avons bien entendu apprécié notre vie à Kobe. Elle nous faisait un peu penser à Barcelone, elle aussi située entre mer et montagnes. Nous sommes également allés à l'océan, dans des parcs et au mont Rokko *(qui surplombe Kobe).* Et nous n'oublierons jamais les sakura *(les cerisiers en fleurs),* qui sont nombreux durant le printemps. C'est une très belle époque de l'année, c'est véritablement splendide. Nous avons vraiment passé cinq années merveilleuses là-bas."

Passion sushis

Détenteur de vignobles qui portent son nom dans sa ville natale de Fuentealbilla, dans la province d'Albacete, Andrés Iniesta ne cache pas avoir un certain penchant pour la gastronomie. Et au Japon, il a été servi. Ainsi, il n'a pas perdu l'occasion de visiter les marchés de la ville et de tester quelques restaurants. "La cuisine japonaise est riche et très variée, a apprécié le double vainqueur de l'Euro en 2008 et 2012. J'ai trouvé les nigiris *(des sushis dont la recette est un peu plus élaborée)* délicieux. Et, bien évidemment, le bœuf de Kobe *(une viande persillée qui est réputée pour sa saveur et sa tendreté)* est exquis et le rituel de sa préparation est très intéressant. C'est un pays qui possède un art culinaire extraordinaire."

Iniesta et les siens, en bons touristes, ont aussi profité de leur séjour pour se pencher sur l'élaboration des sushis. "Une expérience spectaculaire. Il ne s'agit pas seulement de la qualité du produit, mais aussi de la façon dont ils le fabriquent et le présentent. C'est une cérémonie qui va bien au-delà du simple fait de manger. C'est quelque chose que je recommande à toutes les personnes qui ont l'occasion de visiter le Japon. Il faut aller dans un restaurant traditionnel, s'asseoir et profiter du spectacle en observant la passion avec laquelle ils créent les sushis."

Lorsque le mal du pays se faisait sentir, le joueur avait repéré un refuge pour retrouver les saveurs de son Espagne chérie. "On aimait bien se rendre de temps à autre dans un restaurant appelé *El Raco D'en Takeuchi,* relate-t-il. Son chef a vécu à Barcelone et nous pouvions y trouver des produits espagnols de grande qualité."

"Nous considérons désormais Kobe comme notre maison"

Arrivée dans l'archipel en 2018 avec trois enfants dans les bagages, la tribu Iniesta s'est encore agrandie au cours de son aventure nippone, avec les arrivées de Romeo (né en 2019) et d'Olympia (2023), forgeant ainsi un lien indéfectible avec ce pays.

"Pour ma femme, mes enfants et moi-même, le Japon restera un endroit très spécial, glisse-t-il en guise de conclusion. En raison de l'accueil que nous avons reçu de la part de tout le monde mais aussi en raison des expériences que nous y avons vécues. Le Japon sera toujours dans nos cœurs et nous considérons désormais Kobe comme notre maison, car c'est comme cela que nous l'avons ressenti." ⬢

F. To.

Newscom/Alamy Stock Photo

Nom Tamura
Prénom Shûichi
Âge 66 ans
Pays Japon

Média *Sport Graphic Number*
Club préféré JEF United (D2 japonaise)

Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 16
Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 8/16

"LA MEILLEURE GÉNÉRATION DE NOTRE HISTOIRE"

"En battant l'Allemagne et l'Espagne *(2-1 à chaque fois)* à la dernière Coupe du monde, le Japon a réalisé le plus grand exploit de son histoire. Même si l'élimination aux tirs au but face à la Croatie au tour suivant *(1-1, 1-3 aux t.a.b.)* a été dure à digérer, ces victoires ont changé les ambitions de la sélection. Hajime Moriyasu, le sélectionneur, s'est fixé un nouvel objectif : remporter la Coupe du monde *(voir page 44)*. Cette nouvelle étape semble très ambitieuse car, jusqu'ici, le Japon n'a jamais dépassé les huitièmes. Ne pas passer une nouvelle fois ce tour en 2022 nous a montré nos limites. Mais, ces dernières années, la qualité du foot japonais a progressé. Je pense qu'on a actuellement la meilleure génération de notre histoire. Il y en a aussi eu une belle à l'époque de Shinji Kagawa, Keisuke Honda, Yuto Nagatomo... C'étaient de superbes individualités, mais aujourd'hui, je pense que notre collectif est plus fort.

Dans cette équipe, Kaoru Mitoma et Takefusa Kubo ont le talent pour écrire le futur du Japon. Ils ont du potentiel, mais ils ne l'ont pas encore exploité dans des grands clubs comme le PSG, le Real Madrid, Manchester United, Arsenal, Barcelone... Kubo a encore un peu de mal en sélection, car son style de jeu est complètement espagnol. Mais je pense qu'il peut s'adapter facilement à n'importe quel grand club européen.

S'ils performent dans des grands matches, accèdent un jour aux derniers tours de Ligue des champions, je les vois bien être nommés au Ballon d'Or. Jusqu'ici, seulement trois Japonais y sont arrivés : Hidetoshi Nakata *(1998, 1999 et 2001),* Jun'ichi Inamoto *(2002)* et Shunsuke Nakamura *(2007).* Si un Japonais y parvient à nouveau, la popularité du Ballon d'Or grimpera en flèche au pays. Au Japon, on connaît sa valeur. Ici, l'intérêt du foot est divisé : une part s'intéresse uniquement au football national et l'autre s'intéresse au football européen. La J-League est un bon Championnat, mais encore très éloigné du niveau européen. C'est ce qui nous manque pour devenir une place forte du foot. Financièrement, les clubs japonais ne peuvent pas rivaliser parce que l'économie du pays n'est plus aussi florissante. Comme sur d'autres continents, nos joueurs doivent partir en Europe pour acquérir une expérience du haut niveau. On compte plus d'une centaine de Japonais dans les grands Championnats. C'est positif ! Ça montre que notre football est de plus en plus fort." **Tom Bertin**

"On compte plus de cent Japonais dans les grands Championnats"

Illustration Laura Acquaviva

SOLEIL COUCHANT

Quatre mois après avoir rejoint Monaco, Basile Boli suit en décembre 1995 les conseils d'Arsène Wenger, alors coach de Nagoya Grampus Eight : direction le Japon, la J-League et un club de la banlieue de Tokyo, les Urawa Red Diamonds. En deux saisons, le Français fera honneur à sa réputation de défenseur intraitable. Urawa sera le dernier club de celui qui a offert à l'OM la Ligue des champions, performance qui lui a valu une quinzième place au classement du Ballon d'Or 1993.

Alain de Martignac/L'Équipe

L'ÉQUIPE live foot

NOUVELLE CHAÎNE

100% FOOT

24H/24

QUALIFICATIONS COUPE DU MONDE 2026

LIGUE DES NATIONS

COUPE D'ESPAGNE

COUPE D'ITALIE

COUPE D'ALLEMAGNE...

INCLUS DANS L'ABONNEMENT

L'ÉQUIPE

À retrouver dans l'espace TV du site et de l'application

DEMANDEZ LE PROGRAMME OFFICIEL !

EN VENTE ACTUELLEMENT

228 PAGES

10€

INCLUS

UNE INFOGRAPHIE SUR LES AFFICHES OFFICIELLES

PARIS 2024

PRODUIT OFFICIEL SOUS LICENCE

PARIS 2024

LE ***PROGRAMME OFFICIEL*** DES JEUX OLYMPIQUES ET PARALYMPIQUES DE PARIS 2024